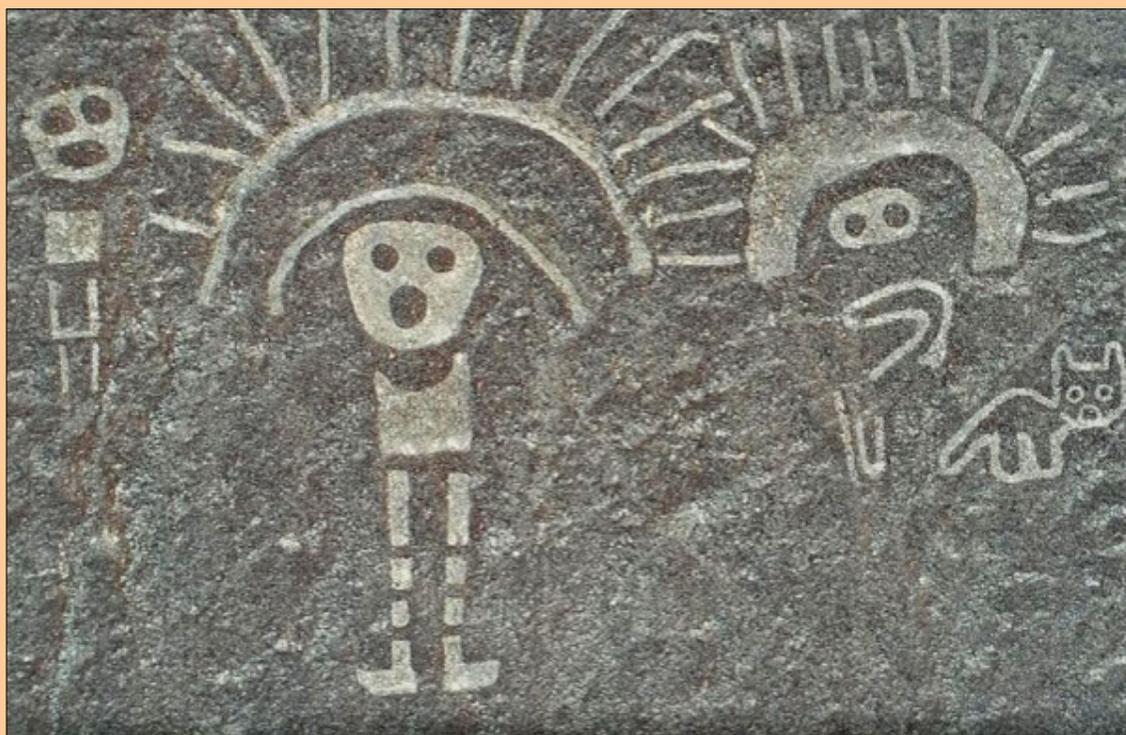


LES ARTICLES EN LIGNE DE

KADATH



Nazca *Lines* et géoglyphes d'Amérique précolombienne : nouvelles découvertes

Myriam Philibert

September 2019

Nazca *Lines* et géoglyphes d'Amérique précolombienne : nouvelles découvertes



Myriam Philibert (Thierry E. Garnier)

Que signifient les figures de Nazca ?

« Il s'agit de vastes lignes géométriques immenses, tracées dans la plaine de Nazca, visibles seulement d'un avion ou d'un ballon, et que l'exploitation aéronautique vient de permettre de découvrir. Et quelle serait la signification de ce tracé ? Religieuse ? C'est ce que l'on dit toujours, à tout hasard. » (Louis Pauwels et Jacques Bergier, *Le matin des magiciens*)

Voilà ce que pouvaient en dire deux chercheurs de vérités en 1960. Le site de Nazca a été mentionné pour la première fois en 1551 par Cieza de León. Puis, Paul Kosok survole les « pistes de Nazca », le 22 juin 1939 alors qu'il escomptait photographier le soleil couchant. Enthousiaste, il suggère l'idée de zodiaque et de lignes inscrites dans un système astronomique, en lien avec le cycle des saisons. Le mot « *lines* » est resté. Peut-être a-t-on oublié Toribio Mejía Xesspe qui avait mentionné le lieu et les dessins tracés sur le sol en 1927 ? En 1946, la mathématicienne Maria Reiche reprend les travaux de Paul Kosok et envisage d'étudier méthodiquement le terrain, immense (*Mystery on the Desert*). Elle y consacrera sa vie entière. Survient alors, en 1968, l'hypothèse de pistes d'atterrissage pour ovnis...



Figure 1. Le conquistadore espagnol Pedro Cieza de León fut le premier à mentionner le site de Nazca dans son ouvrage *Crónicas del Perú*. (DR)

Les esprits s'enflamment aussitôt, déchaînant une passion enfiévrée pour les civilisations venues d'autres mondes. Se sont, alors, posées les grandes questions existentielles comme : l'homme est-il seul dans l'univers ? Les chercheurs brésiliens, aujourd'hui, en viennent plutôt à une

thèse minimaliste – celle de l'hommage aux dieux, à propos des réalisations de la forêt amazonienne que nous évoquerons plus loin. Que peut-on en penser ? Trois hypothèses et trois approches d'une réalité toujours délicate à cerner. Depuis l'inlassable quête de Maria Reiche, des découvertes ont permis de mieux connaître la civilisation de Nazca, ses préoccupations, ses idéaux, et de cesser de la cantonner à de gigantesques dessins éparpillés dans la pampa. Jeu de piste énigmatique !

Et Nazca surgit à nouveau de l'ombre... avec de nouveaux géoglyphes. Un mot à expliciter tout d'abord. Une fois de plus, le lieu, écrasé par le soleil torride ou gelé la nuit en raison de l'altitude, fait débat. Et toujours les vieux démons fantasques à propos des tracés énigmatiques qui parcourent la pampa du sud du Pérou. France 5 titre un documentaire *Nazcas, les lignes qui parlaient au ciel*. Le synopsis vante la carte du ciel, le calendrier astrologique et les pistes d'atterrissage pour ovnis, pour appâter le curieux en mal d'extravagantes rêveries. Et l'on imagine les hommes dessinant sur le sol des lignes et des animaux variés pour faire appel à des dieux lointains, perdus dans le ciel étoilé. Tout site archéologique interpelle dès lors qu'il suscite le mystère. L'absence de tradition écrite renforce l'attrait pour l'inconnu et justifie les extrapolations les plus extravagantes. Une méconnaissance de certains aspects culturels et cultuels entrave l'interprétation des vestiges.

Ainsi, au printemps 2018, une vive émotion secoue à la fois la communauté scientifique internationale et le public, grâce à une sensationnelle mise au jour de géoglyphes ignorés, repérés par des drones. Une vidéo de Luis Jaime Camillo et l'annonce officielle tombent le 28 mai 2018. Depuis lors, des dizaines d'articles s'évertuent à relater l'événement, publiant des clichés plus ou moins réussis et des commentaires plus ou moins pertinents. Le documentaire de France 5 (24 janvier 2019) aborde la question, avec des images d'anthologie et quelques clichés de découvertes plus récentes. Le lendemain, un article dans *Le Monde* d'Audrey Fournier, l'approfondit pour la presse écrite, mettant la nouveauté en exergue. Ce sont là des tentatives de synthèse. De Nazca on passe à Palpa. Beaucoup de mentions sur le Net, de nouveaux glyphes, quelques images, des bribes d'informations. Cependant, il semblerait que l'énigme reste entière (ou presque)... Les découvertes foisonnent, sans pour autant, que la

question de la résolution du mystère progresse. D'autant plus que le monde entier se couvre de géoglyphes, repérés grâce à de nouveaux modes d'investigation, avions, ballons, drones, satellites. Le plus grand, le plus vieux, le plus étrange s'invite pour alimenter l'info et susciter les appréciations les plus variées, les plus saugrenues, les plus délirantes. Un mythe prend vie ; il entretient le mystère.

Notre exposé s'articule autour des géoglyphes de Nazca (ou Nasca) et de Palpa, le site de Cahuachi, les civilisations de Nazca ou de Paracas, dans le contexte péruvien précolombien ; l'interprétation de ces lignes sibyllines qui envahissent la pampa ; les autres géoglyphes péruviens et ceux d'Amérique.

Figure 2. Les principaux sites péruviens : 1 : Cahuachi ; 2 : Caral-Supe ; 3 : Chavín ; 4 : Lambayeque ; 5 : Nazca ; 6 : Ocucaje ; 7 : Palpa ; 8 : Toquepala ; 9 : Toro Muerto ; 10 : Zaña. (Patrick Ferryn)

Géoglyphes et Nazca

Débutons avec le mot de « géoglyphe » ou *lines* en anglais. Géoglyphe signifie dessin exécuté sur le sol, vient du grec et a un sens plus large que « ligne », qui suppose la géométrie. Voici un dispositif que l'on remarque en positif par entassement de pierres, graviers, terre, ou en négatif par enlèvement de terre – par exemple à Nazca. Ce site en a livré l'expression la plus magistrale qui a servi à la définition du genre. L'archéologue distingue le géoglyphe du pétroglyphe. Si « géo » désigne la terre, « pétro » se réfère à la pierre. Ainsi, le pétroglyphe est une figuration réalisée sur une pierre ou un rocher. Dans une première catégorie entrent les galets peints ou les schistes gravés caractéristiques de diverses étapes civilisatrices – galets peints aziliens. Dans une seconde, les menhirs gravés ou peints, les rochers, les piliers décorés. Ainsi, les montants de Stonehenge. De là, on passe à l'art rupestre, illustré par la forêt de Fontainebleau, ou plus intrigant l'étrange parc de Marcahuasi, près de Lima, qui a enfiévré les esprits et fait couler beaucoup d'encre. Puis à l'art pariétal, avec l'abri Cellier ou la grotte de Lascaux. La taille du support, qu'il soit pierre, rocher ou sol, implique une variabilité. Techniquement, trois modes de réalisation sont décelables : la peinture, la gravure ou le bas-relief. Toutes ces réalisations artistiques témoignent de ce que l'on désigne sous le terme « d'arts premiers ». Exceptons les œuvres de la nature elle-même. Cependant, elles ont su interpeller les hommes de tout temps et s'inscrire, de fait, dans leur monde imaginaire, fantastique et sacré. Sur le plan chronologique, les créations les

plus anciennes remontent au paléolithique moyen et supérieur, et les plus récentes se concrétisent aujourd'hui. Ainsi, à l'imitation des labyrinthes scandinaves de galets, des réalisations actuelles, que l'on peut qualifier de « géoglyphes » puisque faites grâce à des galets posés sur le sol, voient le jour, car le thème est aujourd'hui pertinent. Citons également les agroglyphes pour tout ce qui se situe dans les prairies ou les champs de maïs. Et pourquoi pas les labyrinthes de haies des époques classiques ou les jardins à la française ?



Figure 3. Géoglyphe moderne en forme de triple enceinte circulaire à entrées décalées. (Réalisation Myriam Philibert)

cheresse, l'air chaud à la surface du sol, l'humidité due à la rosée matinale sur le gypse. Sur 50 km du nord au sud, entre Palpa et Nazca, les premiers géoglyphes répertoriés s'étalent, simples fentes dans le sol oxydé et gypseux. Elles mesurent entre 0,30 m et 1 m de profondeur. Parfois, un dénivelé est formé en prenant des pierres pour les déposer un peu plus loin. Des cailloux colorés par des oxydes ferreux en ocre ont été enlevés, laissant à nu la couche sous-jacente de gypse grisâtre. Tous les motifs imaginables sont présents : des lignes qui font, pour certaines, 4 m de long alors que d'autres atteignent 10 km ; des formes géométriques (triangles, trapèzes) ; des spirales harmonieusement réalisées ; des tracés en zigzag ; un arbre de vie, des fleurs mais également des animaux et des personnages auréolés, interprétés parfois



Figure 4. Géoglyphe de Nazca représentant un chien. (DR)

comme des guerriers, ou comme un « astronaute ». Plus de 1000 tracés ont été répertoriés, dans les domaines les plus variés : des animaux, dont dix-huit oiseaux, un singe, une baleine, une araignée, un chien, un lézard.

Tout se révèle d'une impressionnante grandeur, qui n'est appréhendée que par un survol aérien, et d'une proportion parfaite. On comprend que cela interpelle, suscite une admiration sans borne et, devant le travail titanesque et les tonnes de pierres remuées, incite à souscrire aux hypothèses les plus étonnantes pour expliciter un tel déploiement d'ingéniosité humaine. Si l'on en croit Maria Reiche, qui a longuement arpenté la pampa, des dessins à l'échelle auraient servi à l'élaboration des figures ; les courbes auraient été tracées à l'aide d'arcs en bois. La corde (à nœuds), pour l'avoir utilisée, nous paraît un moyen bien plus simple pour réaliser des spirales. Il est vrai qu'aucun artefact de ce type n'a été retrouvé sur place. En définitive, la prouesse technique et le nombre faramineux de cailloux remués pour effectuer un ouvrage aussi colossal, sont les éléments les plus époustouflants qui caractérisent le labeur de Nazca.

Depuis la réalisation des lignes, il y a eu très peu de perturbations, peu de mouvements détectés et l'on retrouve des pierres repères laissées par ceux qui ont réalisé cet ouvrage titanesque. Et surtout, il n'a pas plu depuis 10 000 ans ou presque ! En 2009 pourtant, des pluies torrentielles ont détérioré l'un des glyphes, représentant des mains. L'examen attentif des vestiges a permis de remarquer des pierres témoins ayant servi de point de départ pour la réalisation de figures complexes comme les spirales. Une unité de mesure évaluée à 1,30, ce qui est la longueur d'un bâton de pouvoir et une autre, plus petite, le pied (0,25 m), ont été identifiés par Maria Reiche. Une femme admirable : 30 ans de cartographie, seule avec le désert pour seul confident. Pas à pas, une « carte », dressée au sol, est devenue un livre d'images que personne ne savait décoder. « Signes magico-religieux » est le terme que l'on applique, faute de mieux, à l'ensemble. Il y a de quoi s'égarer dans un monde démesuré qui n'est plus à la taille humaine, mais semble faire appel aux géants.

L'inventeur (officiel) du site est Paul Kosok. Dans un premier temps, les longues lignes qui parcouraient la pampa lui ont semblé en lien avec un système d'irrigation, dans une région particulièrement aride. Puis, la vue des animaux immenses, disposés selon un plan qui échappait à la raison, lui ont donné à préférer l'hypothèse d'un calendrier géant. En réalité, l'histoire de la découverte de Nazca suscite quelques tiraillements. L'archéologue péruvien Toribio Mejía Xesspe demeure le premier à avoir noté les dessins animaliers, alors qu'il roulait sur la grande route traversant le continent. Lors du XXVII^e Congrès des américanistes, il émet l'hypothèse de « chemins cérémoniels ». C'était à Palpa et non à Nazca ! Et il n'a pas cru bon de clamer sa découverte qui, pour lui, avait valeur locale. Aujourd'hui, on tend à restituer la vérité.



Figure 5. Paul Kosok, inventeur officiel du site de Nazca. (DR)



Figure 6. Maria Reiche en 1986. (Photo © Patrick Ferryn)

L'universitaire américain Paul Kosok a pu faire des observations depuis le ciel à partir de 1941. Lorsqu'il rejoint son pays, il engage Maria Reiche à poursuivre sa démarche. Cependant, certaines sources (comme Wikipedia dans *Géoglyphes de Nazca*) oublient le travail immense, le labeur de fourmi industrielle de celle-ci. Elle débute ses recherches après la fin de la dernière guerre et sa première publication date de 1948. Jusqu'à

son décès à l'âge de 95 ans, elle va œuvrer sur le site, répertoriant et cartographiant une bonne part des géoglyphes, qu'elle a révélés.

Actuellement, soit depuis 2004, les recherches ont été reprises par une équipe japonaise, conduite par Masato Sakai. Les reconnaissances de ce chercheur font état d'une centaine de dessins géométriques (lignes droites et triangles) en 2006 ; d'une tête humaine accompagnée d'un animal en 2011 ; de deux nouveaux humains en 2013 ; puis de dix-sept petits animaux en 2014 ; de vingt-quatre animaux analogues ; d'un animal mythique de 300 m de long en 2015. Beaucoup de glyphes restent difficiles à interpréter. La datation des dessins animant la pampa entre Palpa et Nazca définit les limites suivantes : 200 avant notre ère et 600 de notre ère. Désormais, il est avéré que deux civilisations différentes et éloignées dans le temps se sont relayées pour établir ces gigantesques messages, dont l'interprétation demeure, largement, sujette à caution. Déjà, les relevés de Maria Reiche montraient des disparités singulières. À côté des grands géoglyphes connus du monde entier – le singe, le colibri, l'araignée ou l'arbre de vie –, elle avait photographié des petits personnages auréolés qui semblaient totalement étrangers au contexte des animaux et des immenses lignes droites. L'homme-chouette, également repéré anciennement, surprend et se distingue. Désormais, la communauté scientifique songe à mettre en avant la relation entre les dessins au sol et la civilisation de Nazca, non seulement pour dater les premiers en fonction des décors des poteries ou des pièces de tissus, mais aussi pour intégrer la découverte, classée au patrimoine mondial, dans son contexte historique. Les géoglyphes ne sont pas tombés du ciel, miracle des dieux ou projection d'extraterrestres en mal de reconnaissance ! Peut-être est-ce le contraire ? Et en 1988, l'ouvrage *Les lieux énigmatiques*, titrait « des signes adressés aux dieux ». Or, le brouillard fréquent à Nazca, ne semble pas, si ce n'est dans une dimension symbolique, permettre ces étranges échanges. Malgré les découvertes récentes, Nazca conserve une large part de son aura occulte. Au-delà des découvertes, des commentaires plus ou moins appropriés, la fascination exercée par ce lieu demeure inchangée.

Le descriptif de ce qui fait l'originalité de Nazca et de ses dessins géants, comporte une vaste série de lignes géométriques, cartographiées à plusieurs reprises – on en

découvre toujours de nouvelles, ce qui laisse un lacis indescriptible – et une autre, d’animaux, de motifs appartenant au règne végétal ou à la pure géométrie (spirales). Maria Reiche en donne des photos et des relevés (opus cité) ; Simone Waisbard commente et tente une interprétation de certaines formes rencontrées, en une liste non exhaustive, dans l’article *À Nazca la pampa révèle d’incroyables dessins*. Voici les éléments les plus suggestifs :

- le cormoran (*guanay* en langue précolombienne), 300 m ;
- le flamand rose (*parihuana*), 280 m ;
- la frégate, 135 m ;
- le pélican (*tutuya*), 135 m ;
- le colibri (*kenti*), 96 et 110 m ;
- le perroquet, 30 m ;
- le lézard (*karayrua*), 187 m ;
- le singe (*maquisapa*), dont la queue se termine en spirale, 80 m ;
- la baleine, 62 m ;
- l’orque (*boto*), 26 m ;
- le chien (*alko*), 50 m ;
- l’« elfe », curieuse figure qui a deux pattes, l’une avec quatre doigts et l’autre avec cinq, ce qui en fait un être mythique (ou un homme se métamorphosant en esprit), 50 m ; parfois donné comme un chevreuil ;
- l’araignée (*cusi cusu*), 46 m ;
- l’iguane, 26 m ;
- le poisson-chat (*suche*), 25 m.

Tout le monde s’est enthousiasmé pour ces merveilleux graphismes qui, comme on le constate, ne tiennent nullement compte de la taille réelle des animaux, mettant sur la touche la civilisation qui les avait produits. Longtemps, les savants et le public ont cru que celle-ci était pauvre et se limitait à une céramique d’une exceptionnelle qualité, à de somptueux tissus et à des pièces d’orfèvrerie d’une trompeuse richesse. Aucune pyramide ne se dressait jusqu’aux cieux comme au Mexique. Heureusement, les recherches récentes ont permis de rectifier cette erreur, de mettre au jour



Figure 7. La gigantesque araignée de 46 mètres, un des géoglyphes les plus célèbres de Nazca. (Photo © Patrick Ferryn)

des réalisations pyramidales et de redonner sa juste valeur à un groupe humain qui a réalisé des prodiges dans un contexte géologique et une nature, particulièrement hostiles. Des montagnes acérées et vertigineusement hautes, des plateaux, comme

celui de Nazca, désertiques, d'étroites vallées où roulent des torrents impétueux et dévastateurs si jamais il pleut, alors que le reste du temps, ils se limitent à un chiche filet parcimonieux. En dépit de ces contraintes et sachant que l'agriculture est tributaire de prouesses constantes, les Nazcas ont su développer une société brillante et riche. Certes, l'architecture se limite à des plates-formes, des pyramides basses, des maisons rudimentaires en adobe. À côté, une technologie avancée dans le domaine du génie civil a permis l'irrigation de champs et une honorable production agricole, principale source alimentaire des populations. Le commerce permettait d'acquérir des produits de la mer auprès de celles qui vivaient sur la côte de l'océan Pacifique.

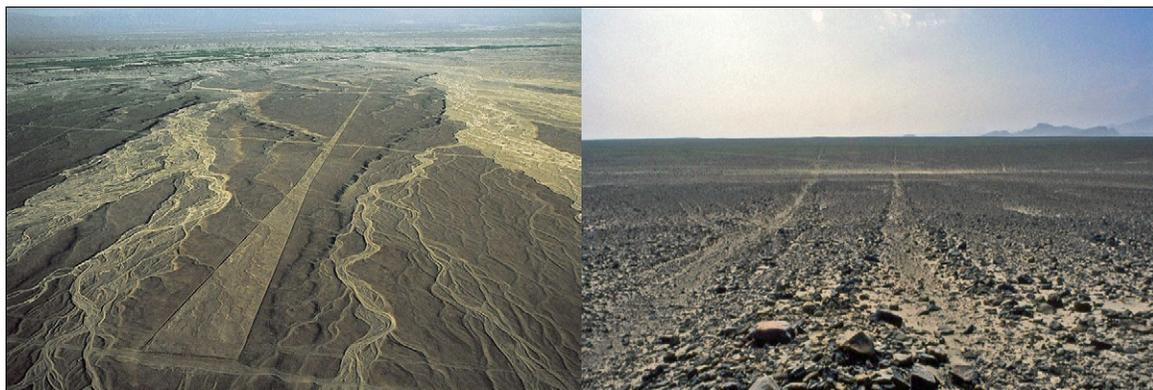


Figure 8. À côté des classiques dessins d'animaux, on trouve à Nazca de nombreuses figures géométriques, tel ce très élégant trapèze et, bien sûr, les célèbres lignes droites filant vers l'horizon.
(Krzysztof Sykta / photo © Patrick Ferryn)

Nous avons relaté la reprise des travaux à Nazca dans les années 2000. Tout restait alors confidentiel, dans le sein de publications scientifiques. Puis, l'actualité s'est emballée. Dans une quête du sensationnel, du mirobolant, du fantastique. L'annonce officielle de la mise au jour de nouveaux géoglyphes à Palpa relance l'attrait pour un site d'altitude, croulant sous le poids de la chaleur et d'un air raréfié. La vidéo de Luis Jaime Camillo et l'annonce officielle datent du 28 mai 2018. Aussitôt, la presse du monde entier se rue sur l'info et des articles tombent en pluie sur le Net. Notons le documentaire France 5, déjà cité.

Que signifient ces lignes ? La question se pose toujours. On ressort les schémas éculés : la carte du ciel, le calendrier astrologique, les pistes d'atterrissage pour ovnis et extraterrestres désemparés. Le public en est friand de cette approche. Erich von Däniken a lancé l'idée en 1968, dans *Chariots of the Gods*. Pourtant, des recherches sont conduites pour tenter de percer le mystère et l'analyse des nouvelles découvertes, dans tous les domaines connexes. Et ce n'est qu'en détaillant tous les registres de cette civilisation, qui ne se limite pas à des dessins farfelus au cœur de la pampa, que l'on avancera. Certains jettent au vent des hypothèses inédites. Ainsi, les « lignes » de Nazca appartiendraient à un réseau d'aqueducs et *puquios*, selon *Le mystère des lignes de Nazca résolu*. D'autres interprétations, tout aussi surprenantes, voient le jour. Pour l'historien d'art Henri Stierlin, en 1983, les « pistes » de Nazca servaient d'aires à un artisanat à une échelle grandiose : on y déroulait le fil servant à la confection des

splendides pièces de coton ou de laine (d'alpaga ou de lama). Ces propositions sont à peine moins étonnantes que celles des ufologues ou des radiesthésistes. Jim Woodman propose que les Nazcas aient survolé en ballon la pampa pour implanter ensuite leurs représentations. Tentative de reconstitution et fiasco total ! Selon Michael Vailant, les dessins auraient servi, à l'aide de feuilles d'or, à capter les mouvements de la terre et à détecter les éventuels séismes catastrophiques en milieu montagneux. Wikipedia, pour citer la source, se laisse parfois emporter par son enthousiasme et y entraîne les curieux. Et pour clore ce domaine sujet à controverse, un site, en date du 1^{er} avril 2017, propose de dévoiler les ultimes secrets du site.

Plus commun et probablement plus proche de la réalité, et pour rester dans un registre plausible, l'image du lieu rituel, où se pressent des symboles religieux, pourrait répondre à l'expression usitée dans *Les lieux énigmatiques*, où il est question de « géoglyphes sibyllins ». Nous reviendrons plus loin sur cette intrigante perspective. Reste la question : les géoglyphes sont-ils un phénomène purement américain ? Y a-t-il d'autres géoglyphes dans le monde ?

Palpa

Désormais, Palpa a la vedette. L'ensemble des données à propos de ce nouveau site livrant des géoglyphes et proche de Nazca, se découvre, faute d'un accès aux données scientifiques, dans une série d'articles plus ou moins cohérents et de vidéos de qualité plus ou moins exploitables, le tout localisé de manière approximative, livrés par le Net. Seuls les graphismes les plus marquants sont dévoilés – l'inventaire précis n'intéresse que les spécialistes. Nombre de glyphes appartiennent plutôt à la zone de Palpa qu'à celle de Nazca. Ils ont été réalisés à une date antérieure. Beaucoup de fièvre et de passion. Des commentaires souvent inappropriés. Il semble qu'il soit encore trop tôt pour se faire une idée correcte de la réalité de terrain. Laissons œuvrer sereinement les chercheurs et bornons-nous à une approche succincte de ce mystère qui interpelle et conserve de nombreux pans d'ombres. Nous ne prétendons pas, ici, les lever tous. Oublions la confusion des données et tentons une synthèse constructive, allant au-delà des données brutes. Rappelons que les premières trouvailles datent de 1926, mais qu'elles n'ont pas été répertoriées, à l'époque. On avait simplement noté la présence de « guerriers » et d'animaux. La reprise des travaux a permis de mettre au jour de nouvelles « merveilles », souvent d'un style différent de celui de Nazca. Comme exemple « la danseuse et le singe ». Ce dernier offre un corps à la fois simpliste et bizarrement tordu et une tête extrêmement vivante, alors que sa partenaire est « cassée » en deux. S'agit-il vraiment d'un singe ? Il a des oreilles de puma et des pattes sans doigt ! Annonce officielle du 28 mai 2018 et premier commentaire, dès le lendemain, dans *Découvertes de géoglyphes antérieurs à ceux de Nazca*. « L'homme-chouette » de Nazca, dont un bras pend vers le sol, tandis que l'autre se dresse vers les cieux donne le ton à ces nouveautés. De même, un groupe composé d'un personnage auréolé et entouré de plus petites silhouettes dansantes, illustre ce changement de style. Voilà la « famille royale ».

Première constatation : l'antériorité des géoglyphes nouvellement mis au jour implique une civilisation plus archaïque et également plus mal connue, datant des premiers siècles avant notre ère. Seconde constatation : les géoglyphes plus anciens sont à flanc de montagne. Ainsi le glyphe « El Tumi », « L'homme-chouette » ou le Chandelier des Andes. Avant l'officialisation des découvertes de Palpa, Masato Sakai, responsable des recherches de terrain, s'était confié aux médias. Ainsi, il a signalé, en 2006, de longues lignes de dessins géométriques, qui s'ajoutent à celles déjà connues. Puis, en 2011, voici une grande tête humaine. Deux séries de petits animaux, interprétés comme des lamas, suivent. En 2014 a lieu un grand rassemblement de l'association Greenpeace. Vandalisme involontaire et inconséquence notoire provoquent la détérioration du fameux « colibri » de Nazca, ce qui interpelle la communauté scientifique



Figure 9. Le géoglyphe « El Tumi » à flanc de montagne de Palpa. (DR)

mais permet de nouvelles et riches investigations. En 2016, l'équipe japonaise reprend ses travaux et repère des tracés à 12 km de Nazca, en particulier des formes anthropomorphiques plus ou moins fantomatiques et très originales (*Pérou : un nouveau géoglyphe relance le mystère des dessins de Nazca*), et un animal légendaire de 30 m de long. Effectivement, nombre des glyphes récemment découverts sont l'œuvre de la civilisation de Paracas, un

groupe humain qui a précédé les Nazcas sur le plateau du sud du Pérou et dans la vallée de l'Ica, vivant chichement dans un environnement hostile.

Du coup, les médias s'emballent. En 2017, un cétacé interprété comme orque défraie la chronique (*Un nouveau géoglyphe découvert dans le désert de Nazca au Pérou*). Gigantesque ! Cette baleine mesure 60 m de long et se voit datée d'environ 2000 ans.



Figure 10. Les orques sont bien présentes dans la région : à Nazca (photo) et à Palpa (dessin). (Photo © Patrick Ferryn / dessin © Myriam Philibert)

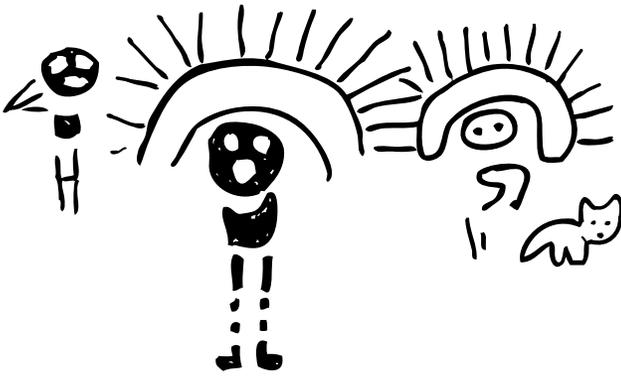


Figure 11. Personnages auréolés à Palpa et à Toro Muerto.
(Dessin © Myriam Philibert)



Selon Ellen Lloyd, auteure en quête de mythes, légendes et mystères, elle appartient à l'ensemble hétéroclite des quelque 1600 figures qui constituent le corpus de Nazca-Palpa. Et il s'enrichit de jour en jour ! Toutes ces lignes sont difficiles à détecter. Une partie de l'orque apparaît en positif et l'autre, en négatif. Le mammifère marin aux larges formes tranchées fait face à un personnage pour le moins surprenant, debout sur deux moignons, le corps rayé et sans bras. Son visage se limite à trois points dans un ovale. Voilà ce que l'on définit généralement comme un être mythique ou un esprit. Plus énigmatique, le duo est accompagné de symboles mystérieux et de têtes trophées, ce qui entraîne l'inévitable question des sacrifices humains, des rites précolombiens en général, et de leur étrange attitude face à la mort.

Ellen Lloyd mentionne également le groupe dit « famille royale », huit figures assemblées, sur le flanc d'une même colline. Le groupe se compose d'un grand personnage auréolé et d'auxiliaires de taille plus réduite. Elle tient à souligner que le but de ces réalisations, difficiles à mettre en œuvre, demeure inconnu. Parler d'expression du monde magico-religieux d'anciennes sociétés antérieures aux Nazcas permet de rester dans le vrai sans aller trop avant dans le domaine interprétatif. La fonction religieuse primerait donc sur celle en lien avec l'astronomie et ses retombées calendaires qui, jadis, faisaient la une des commentaires. Pourtant, un glyphe complexe, avec deux spirales plus ou moins carrées qui s'enroulent l'une dans l'autre et sont flanquées de lignes ondulées, est défini comme un « calendrier ». Il a été désigné comme « Sun Star », et aurait été réalisé par la culture de Paracas, éteinte il y a 2000 ans. Sans cautionner ni infirmer cette interprétation, précisons que cette image s'apparente, en beaucoup plus complexe, à la représentation symbolique des « migrations » des tribus amérindiennes descendantes des Mayas, dans le nord du continent. Ce signe a donc une résonance panaméricaine.

Et l'on arrive à l'émotion de 2018, où pleuvent les dépêches, suite à l'annonce officielle de la découverte des géoglyphes de Palpa. En avant-première, paraît le titre *Lignes de Nazca : une cinquantaine de nouveaux géoglyphes*. Sont décrites une cinquantaine d'étranges figures, élaborées il y a 2500 ans. Ce sont de fins tracés allongés, révélés

grâce à des drones ; ils appartiennent aux civilisations de Paracas et Topará. Citons les éléments les plus pertinents. Dans l'annonce du 29 juin 2018 (*Les lignes de Palpa : nouvelles découvertes mystérieuses révélées par des drones*), apparaissent les clichés d'un « singe » (?) proche d'une contorsionniste ; de l'orque ; d'un trio composé de deux personnages auréolés et d'un simple humain qu'accompagne un chat – scènes vivantes. Ceux-là sont faussement interprétés comme des « guerriers ». Ils n'ont aucune arme en main ! Toujours dans la même veine, sont signalés le 8 et le 15 juin, 25 nouveaux géoglyphes et l'on reparle d'eux ! Le commentaire précise qu'il y a eu entre cinquante et quatre-vingts nouvelles figurations, ce qui porte à près de mille graphismes dans la seule zone de Palpa. Certaines appartiennent bien à la période de Nazca, alors que les autres sont dues aux cultures de Paracas ou de Topará, ce qui engage une phase de 1000 ans d'expression artistique en ces lieux. Les experts sont partagés à ce propos. Dans un contexte analogue mais sur un support différent, les pétroglyphes de Val Camonica, en Italie, couvrent une période allant de 500 avant notre ère au moyen âge. Il faut cependant bien admettre que deux civilisations différentes (entre 200 avant notre ère et 600) ont réalisé ces chefs d'œuvres péruviens qui laissent le monde entier pantois. Imaginer que la sécheresse, l'air chaud en surface et l'humidité matinale, aient pu miraculeusement conserver tout cela, en dépit de l'érosion due au vent, suscite un étonnement sans borne.

Outre les différences de compositions picturales selon les cultures, sont mises en avant les récentes techniques de repérage et de relevés : les drones. Toute la difficulté réside dans le fait que la plupart des dessins sont pratiquement invisibles car l'érosion a joué. Cela nécessite de nouvelles méthodes de détection et d'enregistrement des données. Malgré leur précision, les satellites sont d'une piètre efficacité. Ce sont bien les drones qui donnent le meilleur rendement. Cependant, une très large part du travail se déroule au sol, comme s'en fait l'écho *Le Monde* (4 juin 2018). Le journal rappelle les clichés et la vidéo dus à Luis Jaime Castillo sur les « lignes » et surtout les recherches pédestres sur le terrain, conduites par Aicha Bachir Bacha. Comme à l'époque de la pionnière Maria Reiche, il faut arpenter des dizaines de kilomètres, aidé par les autochtones, prendre des points de repères, pour ne pas se perdre dans un fouillis de lignes, et se livrer à un labeur d'une grande minutie. Sont reprises les trouvailles les plus spectaculaires, comme l'orque, les labyrinthes carrés ou encore une sorte de parasol ou de parapluie, fait de cinq triangles partant d'un tronc linéaire, et qui interpelle. Voilà El Tumi ! Il y a également de grandes lignes parallèles et orthogonales, à proximité. On peut regretter de ne pas savoir exactement ce que chaque civilisation a réalisé en particulier. Tout est basé sur l'analyse stylistique. Cela demeure pertinent pour les personnages, animaux et humains. Mais que dire des tracés géométriques ? Les petits sujets, déjà quelque peu effacés, sont les plus anciens et les grands animaux les plus récents, comme probablement les immenses lignes qui filent, d'une rigueur implacable et d'une linéarité sans faille, éloge (involontaire) à la ligne droite, et recouvrent partiellement des dessins plus anciens.

Les géoglyphes de Palpa témoignent du seul support possible à la disposition des peuples qui vivaient ici : la pampa aride mais grandiose. Ils s'étalent au pied d'un site prestigieux, qui livre, au moins partiellement, les clés de ces derniers : Cahuachi. On

ne peut parler de Nazca et Palpa sans ouvrir la perspective de la cité sainte, proche et déterminante quant à la démarche rituelle, symbolique et sacrée.

Cahuachi

Pour résumer, Cahuachi est un important centre cérémoniel surmontant les géoglyphes de Palpa, une ville en adobe, avec temples et pyramides, vouée à la mort, laquelle a une place significative pour les peuples anciens du Pérou. Deux thèses s'affrontent à son propos. Selon les uns, il s'agirait essentiellement d'une cité sainte, avec peu de résidants, en dehors des prêtres et des divers artisans liés à la fonction sacerdotale. Les autres préfèrent l'hypothèse d'une ville très étendue, subdivisée en quartiers, plus ou moins huppés. Tous s'accordent sur la vocation de pèlerinage du site. Et sur la disparition brutale de l'ensemble. L'implantation date du début de notre ère et la fin, de 450 environ. D'aucuns évoquent des guerres tribales ou des luttes intestines, ou une sévère pression démographique. Avec le coup final porté par l'invasion Huari. Quelques chercheurs avancent, eux, la thèse d'un bouleversement climatique changeant les normes et les donnes. Une étude détaillée a servi de sujet de thèse à Vanessa Tinteroff Gil (*De Paracas à Nazca sur la côte sud du Pérou : archéologie d'une mutation culturelle*, Paris IV, 2008 – non publiée). Elle témoigne de l'éclosion de ce qui n'est plus une simple culture, mais peut prétendre à l'appellation de civilisation.

Grâce à ses recherches, les civilisations de Nazca et Paracas, et le site de Cahuachi sont mieux connus du public. Cahuachi représenterait une sorte de révolution dans la culture de Nazca, avec une sophistication de la technologie et de la production des céramiques, et surtout l'apparition d'un nouveau culte, où les géoglyphes, la musique et les pèlerinages deviendraient prépondérants. La musique n'est certes pas une nouveauté et elle



Figure 12. La pyramide de Cahuachi. (Pimouss overblog)

rythme et accompagne le quotidien des anciens Péruviens, comme le prouvent les flûtes de Pan en lien avec les défunts. En fait, les traditions ne meurent jamais totalement et la préservation des têtes-trophées se perd dans un passé sans âge. Ici, ce rite devient le prétexte à des figurations qui envahissent le récipient d'argile cuite tout entier. Peut-être conviendrait-il de débiter par les innovations : le système élaboré d'irrigation ou l'architecture remarquable sans qu'elle soit exceptionnelle. Cependant, ce sont les petits détails du quotidien qui frappent, et spécialement les nouveautés dans l'art céramique. Une richesse insolite fait son apparition. La peinture avant cuisson redynamise l'artisanat. Désormais, quatorze couleurs différentes sont à la disposition des potiers, la pâte atteint une finesse rarement égalée ; bref, un progrès tech-

nique certain voit le jour. Ajoutons une iconographie d'une rare complexité, rivalisant avec celle des tissus brodés. Des personnages humains, des scènes mythologiques apparaissent, avec le thème central récurrent de la fertilité agricole. Oubliée la simplicité originelle, et les formulations géométriques archaïques : la mythologie envahit les formes galbées des pots. Dans le même temps se développe une production de flûtes de Pan et de tambours en céramique qui témoigne de la virtuosité des potiers.

Il y a là, pour nous, un apparent paradoxe. Les géoglyphes de Palpa, plus anciens, livrent des scènes mythologiques que l'on peine, parfois, à expliciter. Or, la céramique de Paracas demeure stylistiquement assez pauvre. En revanche, les géoglyphes de Nazca affichent un symbolisme épuré allant même jusqu'à l'abstraction, avec les lignes et autres signes géométriques. Parallèlement, la poterie se complexifie et traite de sujets mythiques. Palpa se situe directement au pied de Cahuachi. Les premiers géoglyphes datent de la fin de Paracas ou de Nazca I. Ce sont le grand personnage et les formes animales dont le chien, le colibri, le singe, le « chevreuil », également interprété comme elfe, l'albatros, l'araignée, l'arbre, « l'horloge », constituée d'une série de rectangles jointifs. Comment ont-ils été datés ? Par correspondance avec l'iconographie de la céramique. Or, celle-ci devient de plus en plus réaliste, riche et foisonnante, alors que les géoglyphes tendent vers une réduction formelle plus poussée. Ainsi, la phase Nazca tardif voit l'apparition au sol de formes géométriques, abstraites, de lignes droites, de trapèzes, de rectangles, ou de triangles. Comment sortir de cette apparente contradiction ? Le tout s'étale sur un millénaire environ. Enfin, l'hypothèse de Maria Reiche, quant à la réalisation au sol de ces gigantesques dessins, semble validée par les scientifiques actuels.

Pour Vanessa Tinteroff Gil, Cahuachi demeure, avant tout, un centre religieux sans population fixe, en dehors des artisans et des prêtres. Certains chercheurs proposent une reconstitution idéale de la cité, assez emphatique, avec six pyramides et des temples



Figure 13. Une série de puquios, ou puits en spirale, de la culture Nazca. (Jimidi - <https://autrecarnetdejimidi.wordpress.com/2016/04/26/puquios-nazca-perou/>)

admirables, voire grandioses, sur plates-formes. Sans doute, faut-il relativiser la trouvaille ? Pendant longtemps, le Pérou a eu la réputation de parent pauvre de l'Amérique avec des réalisations plates et sans ampleur. Les sensationnelles découvertes de Chavín de Huántar d'abord, puis de Caral, ont permis de replacer à sa juste valeur le pays dans un cadre mondial. N'en faisons pas trop cependant et que Cahuachi reste à sa juste place ! Précisons également que le site a été entièrement recouvert lors de son abandon – un travail rituel (?) titanesque. L'explication en vogue aujourd'hui est le pèlerinage en lien avec les « lignes », que l'on propose

aussi bien pour Stonehenge que pour Nazca. Ou l'on imagine l'association du site et de la plus forte concentration de géoglyphes avec le point d'émergence des rivières. Dès lors s'instaure un culte en relation avec la fertilité. Effectivement, pratiquer des rituels et des cérémonies dans ce but a certainement tracassé les Nazcas, vivant dans des lieux désertiques : les cultes des eaux et des montagnes semblent probants. Plus pragmatique, une technologie, permettant de recueillir le peu d'eau en surface et l'abondance des rivières souterraines, a été mise au point : ce sont les *puquios*, des puits descendant en spirales et relayant des aqueducs. Ils appartiennent à la période de Nazca 5 et témoignent d'une technicité astucieuse.

Un fait est certain : la construction de la ville de Cahuachi, les aménagements hydrauliques et la réalisation des tracés ont nécessité une main d'œuvre abondante et ont pu être un facteur de cohésion sociale. Cependant, l'organisation des Nazcas conserve encore des incertitudes. Les dernières constructions datent du Nazca final. Que s'est-il passé ensuite ? Y a-t-il eu une pression démographique ; ou des guerres internes de plus en plus intenses ? Les vases ornés de crânes-trophées font penser à celles-là. Ce fait culturel, pourtant, n'a pas nécessairement une intrication dans le quotidien. Il faut peut-être mettre en avant les coutumes funéraires et les relations exceptionnelles avec la mort. Le perturbant modèle aztèque fait oublier que Quezalcóatl était partisan de la non-violence et de l'offrande en place du sacrifice. Quoi qu'il en soit, le coup final aurait été porté par l'invasion huari, ce qui ne signifie pas que celle-ci ait été directement à l'origine du déclin et de l'abandon du site. Certains chercheurs privilégient plutôt une catastrophe écologique, avec disparition des plantes adaptées à la pampa, lesquelles maintenaient un peu d'humidité et luttait contre une désertification accrue. Toujours est-il que le départ depuis Cahuachi a eu lieu sans brutalité ni destruction massive, puisque la ville sainte a d'abord été désacralisée, puis entièrement remblayée.

Pour résumer : dès la civilisation de Paracas apparaissent les momies enveloppées dans les *fardos*, les têtes-trophées, les trépanations et déformations crâniennes. La civilisation de Nazca se définit comme un style céramique associé à un ensemble de pratiques culturelles et religieuses. Au temps de Nazca ancien, les populations sont groupées dans des villages autosuffisants, des groupes politiques régionaux inféodés à une élite. Un même culte, des traditions communes, le pèlerinage (?) vers Cahuachi, le rassemblement pour le traçage des géoglyphes ont fédéré les habitants de la région. La cité sainte marque l'apogée de la civilisation. Avec la phase Nazca tardif, il y a eu abandon de la ville, au profit de grands villages ; les pratiques guerrières se seraient intensifiées ; le développement de l'irrigation est devenu une nécessité vitale. Enfin, le style céramique a tendu vers l'hétérogénéité.

Un dernier point, à propos de cette ville qui conserve de nombreuses étrangetés, suscite la curiosité. C'est la découverte d'un riche tombeau, décrite dans *Nasca : mystère de la prêtresse de Cahuachi*. Il recelait la momie d'une jeune fille de 12-14 ans, probablement une prêtresse du site à son apogée et se situait entre la grande pyramide et la pyramide d'Orange dans un petit temple à quatre colonnes. Cette tombe différait des sépulcres usuels qui sont de simples fosses où le défunt gît en position assise.

Ici, le corps reposait sous une couche de feuilles et d'épis de maïs et trois couches de bambous. Il semblait avoir été peint et l'on avait ajouté une vertèbre. Un tissu orné d'orques l'enveloppait et des offrandes avaient été déposées : des pointes de flèches, des bijoux dont un anneau de nez somptueux, des têtes d'oiseaux de proie. Il faut maintenant intégrer et développer ces données dans le cadre plus vaste de l'histoire péruvienne et décrypter la genèse de Nazca.

Les concepteurs des géoglyphes

Au début : Paracas. Cette civilisation est antérieure à celle de Nazca (800-200 avant notre ère) et la précède, en lui laissant un riche héritage sur le plan de l'artisanat d'art. Une transition sans heurt permet de passer d'une phase culturelle à l'autre, dans les siècles précédant l'ère chrétienne. De celle-là, demeure la tradition des *fardos* ou momies, ainsi que le fonds mythologique assez bien dispersé sur le territoire péruvien, voire plus largement. L'aire de répartition de ce groupe se situe à l'extrême sud du pays, entre les vallées d'Ica et Pisco, dans une péninsule particulièrement aride, où la vie tient à une ténacité sans faille. Deux périodes sont distinguées par les archéologues : Paracas-Cavernas (ou Caverne) et Paracas-Nécropole (ou Nécropole). L'essentiel de cette culture transparait dans les rites funéraires, le soin donné aux défunts, les momies ou les crânes déformés et/ou trépanés. En revanche, on ne sait presque rien du mode de vie ni de l'habitat. La première phase se distingue par des fosses très profondes et des linceuls unis ; la deuxième se manifeste à partir du VI^e siècle avant notre ère et se caractérise par de grandes fosses rectangulaires recelant les fameux *fardos*. Ce sont des ballots coniques faits de plusieurs mètres d'étoffes ou de série de vêtements superposés qui enveloppent la momie. Celle-ci est parée selon son rang et masquée partiellement. Le mobilier comporte des flûtes pour les hommes et des corbeilles pour les femmes.

Comme élément caractéristique de la civilisation de Paracas, citons la céramique et les tissus décorés. Dès le début, la poterie se révèle polychrome, avec une palette limitée et un décor de motifs géométriques ; puis elle évolue vers des figurations plus réalistes. Quant aux manteaux, ponchos et tuniques d'apparat des défunts, ils offrent une variété infinie dans le détail, car l'ensemble reproduit souvent les mêmes thèmes avec un souci de symétrie. Ceux-ci évoquent les

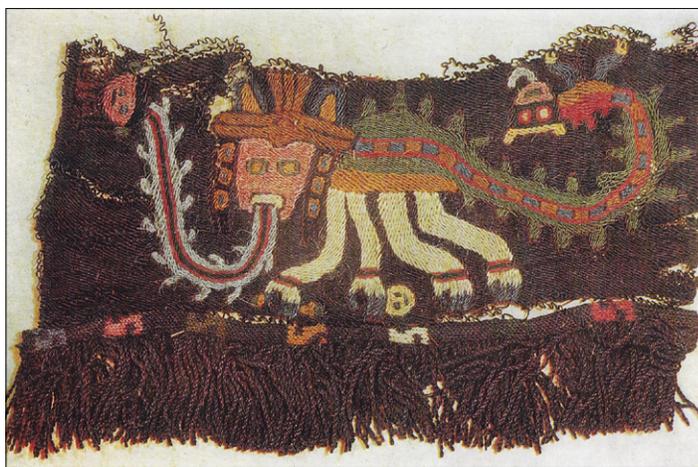


Figure 14. Figure animale à la langue en forme de mille-pattes sur un fragment de tissu de Paracas. (L'Amérique précolombienne : Les civilisations du maïs. Bruxelles : Les Ateliers d'Art graphique, 1973, p. 107 - photo A.C.L.)

esprits ou les dieux sous une forme animale : serpents, oiseaux, félins, poissons. Ensuite, viennent les civilisations de Nazca au sud et de Mochica au nord. Longtemps, ces pièces d'artisanat ont passé pour les seules réalisations artistiques des Paracas. On sait, aujourd'hui, qu'ils sont les premiers à avoir couvert la pampa et les montagnes voisines de mystérieux géoglyphes. Ajoutons une architecture relativement sommaire, connue par le site de Lapa Lapa de Chilca, un peu au sud de Lima. La forte pente du terrain a nécessité la mise en place de terrasses, sur lesquelles ont été bâties des huttes en roseaux.

Dans l'état actuel de nos connaissances, les hommes de la civilisation de Paracas, qui demeure bien énigmatique, ont donc été les premiers à dessiner de gigantesques géoglyphes sur le flanc des collines. Ainsi en est-il du fameux « Chandelier des Andes ». Nommé tantôt « Chandelier », tantôt « Trident », il se situe dans la baie de Pisco, qu'il domine. Voici un grand tracé, dessiné à flanc de colline et à proximité de la mer, ce qui a permis son repérage depuis les bateaux à une date ancienne. Il mesure approximativement 180 m de haut et 70 m de large et ressemble à un candélabre aux extrémités bourgeonnantes. Des tessons de poterie caractéristiques de la civilisation de Paracas ont été mis au jour à proximité immédiate, mais cela ne suffit pas pour dater l'œuvre. Elle interpelle et trois interprétations ont vu le jour : la figuration plus ou moins réaliste de la stramoine, une plante psychotrope ; l'arbre de vie ou l'arbre du monde, ce qui donne une importance considérable à la végétation, si rare ; ou le trident de Viracocha, ce qui supposerait une divinité analogue à celle du panthéon inca, à une datation antérieure de plus de mille ans. D'autres géoglyphes, en dehors de ceux de Palpa-Nazca, sont imputés à cette civilisation. Ainsi à Toro Muerto, sur le site de la Candelaria, se trouve un grand ensemble où se côtoient des oiseaux, des ocelots, jaguars et autres félins, usuels dans ces climats.



Figure 15. Le chandelier des Andes. (Photo Alex Zanuccoli)

Puis vient la culture de Topará. Elle connaît son expansion entre 200 avant notre ère et 100 après Jésus-Christ et semble plus ou moins contemporaine de la dernière phase de Paracas. Six sites archéologiques permettent de la définir, dont une nécropole très voisine sur le plan stylistique de Paracas-Nécropolis. Il y a peu à dire de l'architecture qui se limite à de pauvres maisons rectangulaires et à des édifices cérémoniels simples – des plates-formes. Comme dans tous les autres groupes culturels, l'artisanat livre une poterie monochrome et peu décorée. En revanche, les manteaux funéraires demeurent somptueux. Sur le plan iconographique, les grands thèmes communs à tout l'art péruvien sont présents, dont les êtres anthropomorphes

à visage de félins, que l'on rattache au monde des esprits, et d'autres créatures tutélaires. Sont-ils à l'origine des graphismes des géoglyphes ? Rappelons que Nazca a puisé à cette source double – Paracas et Topará.

Que dire de la civilisation de Nazca (200 avant notre ère - 700 après Jésus-Christ) ? Héritière de Paracas, elle se définit par une riche céramique, mais un urbanisme médiocre, limité à de petites pyramides et des terrasses. La ville sainte de Cahuachi ne saurait rivaliser avec des réalisations antérieures splendides, comme Caral ou Chavín de Huántar. Sur le plan des coutumes funéraires, le cimetière de Chauchilla est associé à la ville. Il a continué à être alimenté après l'abandon de la cité. La tradition des *fardos*, qui débute ici au III^e siècle a duré jusqu'au XI^e siècle au moins. La nécropole recèle un millier de corps, momifiés naturellement ou artificiellement. Deux sortes de tombes alternent : celles à puits avec chambre près de la surface ou celles où le défunt gît à une plus grande profondeur, soit 6 à 7 m. Toutes les momies sont en position fœtale et tournée vers l'orient. Cela implique une croyance en la renaissance, d'autant plus que des offrandes funéraires et alimentaires les accompagnent. Quelques têtes-trophées figurent parmi les vestiges. Cet étrange rituel, encore observé chez les Incas par les Espagnols, heurte la sensibilité et accrédi-terait les pratiques guerrières, qui ne sont, pourtant, en rien avérées chez les Nazcas. Il s'agit de têtes coupées momifiées, ayant conservé peau et cheveux. Les tissus et la céramique en confirment l'usage et sur celle-ci, on note des personnages, démons et/ou esprits (?), tenant en main des têtes coupées (réduites ou intactes ?). Voilà le fait culturel brut. Signalons également de très nombreux cas de déformation crânienne, de deux types différents, et des trépanations.



Figure 16. Deux exemples de céramique nazca : à gauche, poterie de forme féminine et, à droite, vase aux oiseaux. (Inca-Perú, 3000 ans d'histoire [exposition]. Bruxelles : Musées Royaux d'Art et d'Histoire, 21.9-30.12, 1990 / Le Pérou précolombien de Chavín aux Incas [exposition]. Paris : Petit Palais, novembre 1977 - février 1978)

Fabuleusement variée, la poterie, très colorée, dévoile une évolution complexe, allant vers une abstraction de plus en plus patente, et se subdivisant en cinq temps. Elle comporte un répertoire naturaliste évoluant vers l'abstrait ; le félin originel devenant dragon, puma, chat-démon, etc. La définition de la civilisation repose en grande partie sur l'étude stylistique de la céramique et des tissus qui, eux, constituent le mobilier le plus abondant et le mieux conservé en raison du climat sec. Une transition stylistique et culturelle sans vraie preuve archéologique apparaît, semble-t-il, entre Paracas et Nazca. Les archéologues se fondent sur les textiles et les céramiques surtout, oublieux de l'architecture et des variations dans les coutumes funéraires, pour définir les schémas culturels. Paracas offre des poteries incisées et peintes après cuisson et Nazca, des poteries peintes avant cuisson. Il existe des similitudes entre ces dernières et les tissus de Paracas-Necrópolis. Les étoffes offrent, sans doute, une approche codifiée, comme mode de reconnaissance ou vecteur de cultes spécifiques. Sur le plan de l'iconographie, les tissus de Paracas offrent plutôt des motifs géométriques et ceux de Nazca sont plutôt naturalistes.

À Nazca, apparaissent beaucoup de personnages mythiques composites (chamans ?). Des têtes-trophées se distinguent sur les tissus Paracas-Necrópolis « dits Nazca », ce qui implique la présence de deux types différents d'étoffes à la même époque et sur le même site, et pose question. Les vases d'Ocucaje ont pu livrer une étape intermédiaire entre Paracas et Nazca. On sent également l'impact de la civilisation de Chavín sur toute la côte sud. Sachons que cette dernière s'éteint quand se développe celle de Nazca.



Figure 17. Masque de félin de la culture Tairona et, à droite, pectoral quimbaya, tous deux en tumbaga. (Delcampe / Antique Jewelry University)

L'artisanat d'art se distingue également avec la métallurgie. Brillant, l'or sert à orner, avec les émeraudes, la parure, les objets rituels, les insignes de pouvoir. Sa date d'apparition n'est pas très assurée et varie d'une région à l'autre. Les premiers

balbutiements de cette technique nouvelle usent de l'or natif. Quant aux premières mines, elles sont l'œuvre des Incas, de même que la fusion du bronze. Pour eux, la valeur de ce métal reste un concept relatif. En tant que guerriers, un armement de bonne facture est une nécessité et un métal plus rigide, une aubaine. Pour sa part, l'or a d'autres avantages et demeure facile à travailler ; il peut être façonné sans être fondu. Progressivement, les techniques s'affinent, même si la feuille d'or constitue la base de l'orfèvrerie ; la rétreinte, la soudure, le filigrane, les alliages avec d'autres métaux font leur apparition. Surtout, les Amérindiens, du Mexique à la Terre de feu, apprécient « la mise en couleur ». Ce procédé consiste à éliminer avec des acides le cuivre ou l'argent présents dans les alliages. En recuisant leurs objets faits dans un alliage or-cuivre ou or-argent, les orfèvres amérindiens notent qu'une très fine pellicule d'or pur se forme à la surface, d'où l'extrême radiance des pièces. Voici le *tumbaga* ! Il offre bien la couleur de l'or et l'apparence d'un fort titrage à 24 carats. En réalité, il ne recèle que 20 ou 30% du précieux métal !

L'architecture se caractérise, elle, par des pyramides à degrés (ou des plates-formes), qui mettent à profit le plus souvent les accidents de terrain naturels en les aménageant. Ce type de réalisation est commun à l'Amérique entière et il a été mis au point à Caral. Or, il n'y a rien d'aussi somptueux dans le sud du Pérou, où les premières constructions d'envergure datent de la transition Paracas-Nazca. En vérité, l'apport exceptionnel des Nazcas en ce domaine se situe dans les réalisations hydrauliques, où ils font figure incontestée de spécialistes. Aux alentours de 500, les Nazcas ont foré les *puquios* qui parsèment le désert et permettent une agriculture dans l'une des régions les plus arides du monde, grâce à un système d'aqueducs souterrains. On y accède par des puits immenses qui se développent en spirales descendantes vers les canaux enfouis. En tourbillonnant, les vents soufflant au sol rapportent l'eau pour irriguer la terre.

Les arts et les civilisations du Pérou ne se limitent pas à l'empire Inca et à Chavín de Huántar. Les Andes centrales correspondent à une région diversifiée, tantôt unifiée par des « horizons de style » et tantôt livrant une grande variété de réalisations. Que l'art ait un but magico-religieux, cela paraît être une évidence pour l'ensemble des civilisations amérindiennes. Les scènes les plus anodines, que ce soit parmi les géoglyphes, la poterie, les tissus ou l'orfèvrerie évoquent une mythologie que l'on a parfois du mal à saisir. « L'art précolombien est langage et ce langage nous reste caché ou plus exactement, nous le lisons en clair alors qu'il est codé. » (Fernand Schwarz, *Les traditions de l'Amérique ancienne*). Pour cet auteur, spécialiste des mythes et symboles, tout commentateur a tendance à identifier les scènes pour ce qu'elles représentent en apparence. En réalité, les anciens Amérindiens ont souhaité transmettre une réalité qui dépasse le monde sensible. On a tendance également à occulter l'importance du chamanisme. Certes, la mythologie demeure difficile à appréhender chez les peuples sans écriture. Et les archéologues n'y attachent qu'une importance secondaire le plus souvent. Une notion qui se rattache au chamanisme ou aux cultes archaïques – celle des *huacas* – semble tenir une place considérable dans le mode de pensée des anciens Péruviens et offrir une base d'interprétation des géoglyphes.

Sur le plan de l'histoire et selon les commentaires espagnols, les Incas n'interdisaient pas les cultes anciens dont celui des *huacas* (= fétiche ? ou plutôt lieu sacré). Dans le concept animiste, tout a une dimension ancestrale, cosmogonique, spirituelle et sacrée ; il existe des *huacas* un peu partout reliés par des lignes imaginaires, ce que soulignent plusieurs auteurs, dont Fernand Schwarz et Patrick Ferryn (article cité plus loin). Les dictionnaires proposent deux définitions pour le terme « *huaca* », qui provient d'un mot local : *wak'a*. Au féminin, il s'agit d'un lieu de culte au sens large et cela implique un objet, un rocher, une source, une montagne, voire une chambre sépulcrale souterraine ; et au masculin, voici un objet votif des civilisations précolombiennes. Si l'on méconnaît ce concept, on élude la compréhension de toute la civilisation.

Que dire des classes sociales ? Des artisans, des commerçants, des agriculteurs, des prêtres et... des guerriers. Y en-a-t-il eu ? Quand les groupes se fédèrent en royaumes (ou en empires), la guerre devient un facteur décisif. Mais quand ceux-ci éclatent, les grands villages retrouvent leur rôle. Ils ne semblent pas développer de visées expansionnistes et ils se contentent alors de vivre sur leurs modestes ressources. Les seuls éléments dont nous disposons pour étoffer ce propos sont les cimetières, et leur lot de momies ; de crânes déformés et allongés, voire trépanés. Ainsi, la momie de la prêtresse de Cahuachi nous livre de précieuses indications sur la richesse de l'élite. La présence de têtes-trophées, liée aux cérémoniels de mort, implique-t-elle la guerre ? Rien ne permet de l'affirmer ! Certes, la civilisation Mochica, contemporaine de Nazca, pratiquait les sacrifices humains et l'affichait.

Reste la question de la disparition de Nazca. Et celle de Cahuachi. Pourquoi une cité entière a-t-elle été recouverte par les Nazcas ? On peut invoquer les suites d'un événement climatique décisif et majeur, un changement de religion, une invasion, ou un rite d'abandon. Quant à celle d'une civilisation brillante, riche d'un artisanat d'art virtuose, elle suscite également des interrogations. Un raid de l'empire Huari ou la pression de ce peuple ? Cette civilisation débute au VI^e siècle dans la région d'Ayachucho, alors que s'éteint celle de Nazca. Rappelons que les cultures différentes sont appréhendées à travers la stylistique de la céramique ou des tissus. Les mouvements de populations, les faits de guerre sont, parfois, perceptibles, bien que l'étude des nécropoles ne livre aucun témoignage explicite. On finit par constater l'annexion d'une large part du Pérou au profit d'un empire qui « exploite » ses colonies et développe un vaste réseau routier. Les scientifiques abordent l'hypothèse d'une catastrophe écologique. Comment une tradition vieille d'un millénaire qui a connu des avancées technologiques remarquables comme les *puquios* a-t-elle pu disparaître soudainement ? L'article *La disparition de la civilisation de Nazca* fait état de l'usage et du contrôle à grande échelle du caroubier américain ; de sols fragilisés par les crues d'El Niño ; ou encore de l'exploitation intensive de forêt, jointe à un pâturage excessif. Un ou plusieurs de ces facteurs auraient fini par ruiner totalement la civilisation des Nazcas.

D'eux et de leur grandeur, nous sont restés des géoglyphes énigmatiques, certains à Nazca et d'autres plus éloignés du centre éponyme. Ils font l'originalité la plus profonde de ce groupe humain, graphismes gigantesques (de 500 m à 8 km). Pourquoi les géoglyphes ? En un temps où l'expression de la sacralité n'a aucun lieu exemplaire

et remarquable, il est temps pour l'homme de créer ses propres schémas – les *huacas*. Aucune grotte, aucun bloc rocheux pertinent. Seulement la pampa à perte de vue et des millions de cailloux informes. Il fallait écrire dans le désert, cartographier l'infini, exprimer son sentiment face à un environnement implacable et finalement, apporter le témoignage de ses croyances, dans un monde dominé par les esprits ou les dieux.

Il n'y a pas que Nazca est le titre d'un article de Patrick Ferryn, dans la revue *Kadath*, qui se fait l'écho des recherches de Tony Morrison en matière de géoglyphes, ce dernier ayant réalisé deux films sur Nazca. On y découvre, à l'infini, des alignements droits, d'une rigueur sans faiblesse, qui font fi de tous les accidents de terrain. Comme seule interprétation : des chemins rituels distincts des pistes empruntées par les Amérindiens ou les lamas. Surgit alors l'image des *leys* britanniques (laies ou layons en français) qui a tant défrayé la chronique. Alfred Watkins se situe à l'origine de ce concept qui lie entre eux, sur des distances considérables, les lieux sacrés. Divers exemples sont livrés, tant au Pérou que dans les pays voisins. Les Incas proposent le terme de *ceques*. Dans la Pampa de Media Luna, ce sont des alignements discontinus de cairns, qui créent l'illusion de l'impeccable droite. La réalisation s'avère, certes, différente des tracés continus de Nazca, mais l'effet demeure analogue. Des tessons appartenant indubitablement à cette civilisation ont été découverts à proximité des tas de pierres (ou *huacas*). D'autres sites dévoilent une large implantation dans tout le Pérou : la colline de Peña de Tajahuana, Zaña et Lambayeque, les vallées du Virú ou du Lurín, Nombre d'entre eux ont été signalés par Paul Kosok. C'était une occasion d'affiner l'inventaire et de reposer la question, toujours non résolue : pourquoi la droite ? Tony Morrison s'est également interrogé sur le but des tracés rayonnants à partir d'un point.

Le Pérou précolombien

Quelles sont les bases de ces trois civilisations ? Parmi les sites les plus anciens du Pérou, citons les grottes de Toquepala, dans le sud du pays, où des peintures pariétales ont été datées de 10 000 à 12 000 ans. Voilà le début du peuplement de l'Amérique du Sud. Les moments clés de l'histoire de l'archéologie péruvienne sont ensuite les débuts de l'agriculture vers 8000 avant notre ère ; la sédentarisation a lieu vers 6000 avant notre ère ; puis débute l'époque dite précéramique ; cette technique apparaît vers 2500-2000 avant notre ère et une architecture monumentale en U voit le jour ; enfin le métal est exploité vers 1500 avant notre ère ; entre 400 avant notre ère et 700 après Jésus-Christ, les civilisations sont très diversifiées. Dans l'espace et le temps, se développent des situations très diverses : soit des empires de vaste influence – l'empire Huari (600), héritier des Nazcas, le royaume Chimú (1000) ou pour finir l'empire Inca – prennent l'ascendant ; soit un morcellement en ensembles de moindre envergure, vivant dans un relatif repli. Ainsi, le sud du pays se distingue avec Paracas ou Nazca. Les conditions climatiques et/ou démographiques interfèrent sans doute sur cet état de fait ; le dynamisme ou l'apathie des chefs de villages influe probablement aussi. Il n'est pas question de traiter toutes ces civilisations. Qu'il nous soit permis d'évoquer deux temps forts de cette histoire : Caral et Chavín de Huántar.

Pourquoi Caral ? Ce site demeure une exception prestigieuse et significative dans le contexte global de l'évolution des civilisations. Ce pourrait être, dans l'état actuel de nos connaissances, la plus ancienne civilisation de toute l'Amérique, ce qui suscite question : les Andes sont-elles le berceau des traditions américaines du postglaciaire ? Caral prouve effectivement la synchronicité existant dans l'évolution des traditions humaines, puisque les pyramides péruviennes sont contemporaines des pyramides égyptiennes. Ce lieu se situe donc à l'origine du développement de la civilisation post-glaciaire des Andes et il en devient le moteur. Autre exemple à verser au dossier : la première agriculture apparaît simultanément au Proche-Orient et en Égypte, en Extrême-Orient, au cœur de l'Afrique centrale et en divers points des Amériques. Déjà Chavín de Huántar, pourtant postérieur à Caral, est antérieur à la civilisation maya ou à celle de Monte Albán.

Le site de Caral-Supe, à l'origine de la civilisation de Caral, a été découvert en 1905, mais fouillé dans les années 90, et inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. Localisée à 140 km au nord de Lima, voici la plus ancienne cité précolombienne connue à ce jour ; elle correspond à une civilisation précéramique qui livre, cependant, une architecture monumentale et complexe, comportant six pyramides et divers monuments. Au cœur de huit sites datés entre 3000 et 2000 avant notre ère, ou 5000 à 3000 BP (*Before Present*). Pour notre propos, sachons que lors de prises de vue aérienne, des géoglyphes ont été découverts, alors que rien n'avait été répertorié à ce jour. Ils pourraient être contemporains de la ville. Au sol, le repérage n'a pas été aisé. Ces dessins ont été réalisés à l'aide de pierres qui émergent de terre. Une seule image a filtré : une spirale serpentine proche d'une structure quadrillée où un triangle dévoile sept degrés. Le site a été actif pendant un millénaire. Ce sont donc *plus anciens géoglyphes du monde*. Ils relancent toutes les interrogations à ce propos.



Figure 18. La Pirámide mayor de Caral. (DR)

La zone de Caral-Supe représente une superficie de 625 ha, ce qui est phénoménal pour une civilisation néolithique du stade archaïque (ou précéramique). Cependant, des installations d'une grande complexité ont été érigées, dont une pyramide, la Pirámide mayor, mesure 160 x 150 m, ce qui la place parmi les plus grandes pyramides d'Amérique. Le plateau de Caral, entre ciel et terre, confère au lieu une empreinte na-

turelle d'une sacralité puissante. Il y a plus de trente ensembles architecturaux, dont six pyramides, une série de temples, des magasins, des lieux résidentiels, des amphithéâtres, des rues, de vastes places où se dressaient des *huacas*. Ici, ce sont des blocs de pierre verticaux ; l'un d'entre eux mesure 2,15 m de haut et 0,80 m de large. Des zones de foyers rituels interpellent. Enfin, l'une des plus grandes énigmes à propos de Caral vient du fait que le site a été entièrement recouvert après abandon. Pourquoi un tel rite de désacralisation ?

Le bref descriptif des réalisations titanesques se résume en un inventaire. Ainsi, le temple de l'amphithéâtre ouvre sur une place circulaire en creux ; sa façade principale se voit précédée par une plate-forme, avec un grand escalier partant de la place qui a 29 m de diamètre intérieur ; trois terrasses en escalier lui donnent une ampleur majestueuse ; deux cours l'agrémentent. Près de là, un autel du feu sacré appartient, sur le plan culturel à la tradition de Kotosh. Un plus petit temple apparaît à 150 m à l'ouest de l'ensemble précédent ; il se démarque par des banquettes autour des murs et un foyer central. Trois secteurs résidentiels au moins ont été identifiés ; l'un d'entre eux se trouve dans une zone fortifiée avec escaliers d'accès. Par endroit, on note des traces de modification avec rites où l'on brûlait des offrandes alimentaires. Plus intéressant, une tombe de nourrisson près de la pyramide C, qui a 21,56 m de haut. Le grand temple jouxte la pyramide E, ainsi qu'une place circulaire avec ailes comportant trois plates-formes et un *huaca* de 1,70 m de haut et 0,45 de large. Parmi les trouvailles récentes figurent des statuettes féminines et terre cuite, première tentative de maîtrise d'une nouvelle technique. Peut-être y a-t-il eu un culte de la fécondité ?

Pour conclure, l'ensemble de Caral-Supe se situe sur un plateau aride surplombant une vallée verdoyante. La ville semble flotter entre terre riche et cieux cléments ; la magie du site a probablement incité un développement pérenne sur un mode sacré. Dans ce lieu, une première société à développement complexe et urbain s'instaure en un temps où rien ne semble inciter un phénomène d'une telle ampleur. Périodiquement, les temples sont remaniés, comme cela se fait en Égypte. Le calendrier et les activités agricoles jouent probablement un rôle important dans une société où les prêtres ont tout pouvoir. Sur le plan commercial, des échanges intenses démontrent que Caral contrôle les voies de communication. C'est une cité sainte, imprégnée de la tradition Kotosh. Caral appartient à une aire d'interaction culturelle avec Casamac, Rímac, Lurín et cela perdure jusqu'à la civilisation de Chavín. Les travaux de mise en œuvre sont véritablement gigantesques. L'étendue de la ville implique une société hiérarchisée, avec des paysans-pêcheurs et une élite, administrative et surtout sacerdotale, détentrice du pouvoir. Il semblerait que le climat ait été plus humide qu'actuellement. Sur place, les autochtones vivaient d'agriculture et de la capture de petits animaux. Par ailleurs, ils échangeaient ou commerçaient avec leurs voisins : le poisson venait de la côte, certains bois spécifiques ou les coquillages, d'Amazonie. Dix-sept centres distincts, dont le site de Caral, dans la seule vallée de Supe, cela implique une main d'œuvre abondante. La population est estimée à 3000 habitants, selon Ivan Verheyden, dans son article *Caral, synchronicité Pérou-Égypte*, paru dans *Kadath*. Caral se situe à l'intérieur des terres et l'on est indubitablement surpris de l'éclosion soudaine d'un tel centre.

Superbe civilisation ! Multiples interrogations. Caral fait du Pérou l'un des berceaux prestigieux de la civilisation, le plus ancien d'Amérique et synchrone de l'Égypte des pharaons. Une attirance vers une zone naturellement sacrée semble avoir été le moteur d'un labeur titanesque. La splendeur des paysages peut-elle tout expliquer ? Comment est venue l'idée de pyramide à degrés ? Comment a-t-elle pu germer dans les esprits de populations encore primitives ? On demeure pantois et admiratif devant le travail réalisé, devant ce concept d'autel (du latin *altus* = haut) dressé entre la terre qui constitue une base solide et le ciel qui paraît comme un but lointain à atteindre. Tout, dans cette cité sainte, semble déroutant car hors du commun. Quand les habitants abandonnent leur ville, ils l'enfouissent sous des pierres en mettant des offrandes parmi elles ; sporadiquement, ils y enterrent les défunts. Ensuite, vient l'oubli... Et comme il n'y avait pas d'or à découvrir, tout est resté en l'état, sous les blocs accumulés.

Si Caral représente le point de départ, Chavín de Huántar suppose un grand rayonnement et une influence immédiate sur Paracas et l'ensemble du sud du Pérou. Cette cité se situe plus au nord, à 450 km de Lima ; le site, en bordure d'une importante route commerciale, a été fouillé par Julio Tello, l'un des pionniers de l'archéologie péruvienne. Caral est abandonnée depuis longtemps ; d'autres civilisations ont vu le jour. Celle de Chavín débute vers 1500 avant notre ère. Autour de 900 avant notre ère, est introduit le culte du jaguar, qui conquiert peu à peu tout le territoire péruvien. Cette nouvelle ville sacrée appartient à une culture fameuse qui aura un large impact sur l'ensemble du pays, avant de s'éteindre aux derniers siècles avant notre ère. Sur le plan culturel, deux ensembles principaux sont notoires : le Vieux temple et le Nouveau. Le plus ancien recèle des structures en U et des cours avec obélisques. On y remarque de fameux bas-reliefs ornés de jaguars, de caïmans, et d'oiseaux (aigles selon les uns, faucons selon les autres) et des formes anthropiques. Ce qui a permis au lieu d'acquérir une renommée indéfectible, ce sont les dédales de corridors, passages, escaliers, conduites d'eau, faisant caisse de résonance au cœur du Vieux temple, où est fiché l'impressionnant monolithe dit du Lánzon, *axis mundi*¹ ; mais également les têtes-tenons et surtout la stèle Raimondi. Si L'Ancien temple date de 1500 avant notre ère, le Nouveau est érigé de 200-500 avant notre ère, et signe la fin d'une culture. Par sa position géographique, l'origine de l'art de Chavín serait à rechercher vers l'Amazonie. Notons une valeur symbolique dans les espèces animales représentées – terre, eau, air. Par répétition et simplification, les figurations animalières aboutissent à une schématisation et à des modules analogues. Faut-il aller chercher dans l'industrie textile ce goût prononcé pour la répétition, la symétrie, la simplification en motifs constitués de combinaison de lignes ? Un fait est acquis : les prêtres et prêtresses sont puissants ; ils occupent le sommet de la hiérarchie, en raison de leurs connaissances du calendrier agricole, des plantes hallucinogènes, dont la consommation devient de plus en plus patente. La civilisation de Chavín aura une influence décisive sur celle de Paracas.

¹ Hilaire Heim, *Au commencement était le son*. Bruxelles : Éditions Kadath, 2018, www.kadath.be/online-store.html.

Interprétation des géoglyphes

L'interprétation des géoglyphes a suscité et suscite toujours les hypothèses les plus extravagantes comme les plus réalistes ; et chacun y va de sa propre intuition. Pêle-mêle, citons les pistes d'atterrissage pour les égarés de l'espace, les métiers à tisser, le calendrier pour le travail saisonnier agricole, le lien avec les *puquios*. Pour l'écrivain George von Breunig, les lignes de Nazca étaient utilisées pour la course à pied. Pourquoi pas ? Actuellement, on préfère le pèlerinage, forme plus en vogue et plus compassée d'une déambulation très probable le long de rainures qui courent à l'infini ou s'enroulent en spirales. On oublie le patient travail mis en œuvre, les dessins gigantesques, réalisés grâce à un carroyage, selon les supputations, étayées, de Maria Reiche. Globalement, les interprétations sont fondées soit sur des critères d'ordre matériel, soit sur des critères plus ou moins religieux. Cette notion reste vague et l'on peut la restreindre ou l'amplifier selon sa sensibilité. Ainsi, la signification des « pistes » ou des « lignes » de Nazca demeure toujours énigmatique. Une majorité a trop tendance à raisonner en Occidental du XXI^e siècle et non à tenter de retrouver le projet, l'âme et la perception de ceux qui ont accompli un labeur de géants, dicté par la nature grandiose, le soleil brûlant, et inspiré, peut-être, par des chamans en transe. Sur un plan plus concret, notons que plusieurs époques se succèdent avec des thématiques parfois différentes. La guerre semble présente lors des périodes les plus anciennes, ce qui reste à prouver, car l'interprétation des scènes verse parfois dans la fantaisie. Oublions-la : les « guerriers » sont des êtres mythiques ou *huari* (à ne pas confondre avec l'empire de même nom). Ensuite, des figurations anthropomorphes, des animaux et des lignes et motifs géométriques apparaissent dans le temps et l'espace, chacun ayant, peut-être, sa propre signification. En définitive, les hypothèses les plus diverses témoignent, avant tout, de l'imagination de leurs auteurs. Celle du métier à tisser, fondée sur un procédé comparatif, fait sourire.

Toute la vocation utilitaire, elle aussi, a pour base des aspects plus ou moins pragmatiques. Oublions les ovnis et les idées d'Erich von Däniken, qui a deux livres à son actif (*Les dieux de l'espace* et *Chars des dieux*). « Le professeur Mason [qui a étudié Nazca] se garde de faire le rapprochement avec ces légendes [d'extra-terrestres] et suppose de toutes pièces, une sorte de religion de la trigonométrie dont l'histoire des croyances ne nous donne d'ailleurs, aucun exemple. Et cependant, un peu plus loin, il mentionne la mythologie pré-inca selon laquelle les étoiles sont habitées et les dieux descendent de la constellation des Pléiades. » (Louis Pauwels et Jacques Bergier, opus cité). Les deux auteurs se font l'écho des difficultés rencontrées lorsque l'on tente de livrer une explication cohérente et extra-planétaire des géoglyphes. Paul Kosok soutient, pour sa part, celle de l'observatoire. Pour d'autres, les « Lignes » seraient en relation avec un réseau ramifié d'aqueducs et de *puquios*. Ce lien entre les installations hydrauliques et les glyphes de Nazca paraît tentant mais les explications sur le terrain restent défailtantes. D'un autre point de vue, Maria Reiche défend la thèse du calendrier et des azimuts, car elle a repéré des lignes rayonnant à partir d'un centre. Tony Morrison s'interroge également à ce propos. Depuis, de nouvelles lignes sont apparues, créant un lacs difficile à interpréter. Cette thèse astronomique est dénigrée par divers cher-

cheurs dont l'astronome Gérald Hawkins, qui a travaillé sur Stonehenge. Le seul fait certain veut que les tracés géométriques soient les plus récents à l'échelle du temps, dans la mesure où ils recourent (souvent) des images plus archaïques. Pour l'archéologue Bernadette Arnaud, les droites de Nazca pourraient avoir un lien avec Orion. Chez Fernand Schwarz, la piste « calendrier » dérive vers la géographie sacrée. Dès lors, non seulement les Nazcas repéraient des points significatifs par des lignes axées sur la position des étoiles, mais leurs dessins pouvaient constituer une sorte de zodiaque au sol. Selon Simone Waisbard, spécialiste des civilisations andines, la plus longue ligne solsticiale se dirige vers une montagne andine où tombent les premières pluies printanières, ce qui accrédiaterait le concept de calendrier. Ce type d'hypothèse est délicat à étayer. Les regroupements d'étoiles sont aléatoires et seule une subdivision en cadrans tient compte de la réalité. À Nazca, les figures animales ne forment pas un tout cohérent. Un autre écueil apparaît quand on sait que le ciel est souvent voilé dans cette région. Du coup, nombre d'hypothèses plus ou moins culturelles voient le jour. On imagine un planétarium linéaire réalisé en vue d'obtenir la fertilité nécessaire à la vie humaine. Les dessins auraient été positionnés près des sources en remerciement aux divinités, selon l'article *Des scientifiques révèlent la signification des lignes de Nazca*. Pour Alfred Watkins, l'instinct de la ligne droite (ou laie) préside à la réalisation des « lignes ». Il suffit, comme le souligne Maria Reiche, de faire des visées à partir de trois poteaux, et l'on a une droite. La formulation n'explique rien. Elle traduit simplement l'incompréhension des Occidentaux à propos de réalisations à la fois schématisées mais complexes, riches en symboles qui restent difficiles à percevoir et à évaluer à leur juste valeur. Cet art surprend, détonne, incite à la réflexion.

La piste magico-religieuse conserve tout son prestige, d'autant plus que nul ne peut, en présence d'une classe sacerdotale, nier le facteur culturel. Dès qu'il y a prêtre, il y a temple et/ou cité sainte. Longtemps, on a cru que les lignes de Nazca étaient isolées. Aujourd'hui, nous l'avons vu, Cahuachi, et plus ancien encore Caral, dévoilent partiellement les secrets de « villes saintes » dominant une série de géoglyphes. Ce n'est pas pour autant que le but ultime de ces gigantesques cheminements se voit découvert. Géographie sacrée, chemin des morts et/ou pèlerinage pour les vivants, totémisme, chamanisme, symbolisme : de nouveaux schémas interprétatifs s'imposent. Seule la théorie de l'art pour l'art n'a été validée par personne. Celui-ci s'inscrit toujours, au moins pour les sociétés traditionnelles, dans la dynamique du cérémoniel religieux.

Actuellement, le pèlerinage est très en vogue et tout ce qui ne s'explique pas clairement devient « un lieu de pèlerinage ». Les immenses figures invitent à la déambulation. Certains imaginent les processions des vivants en quête de l'eau indispensable à la vie dans un climat désertique. Pourquoi pas un chemin des morts ? N'oublions pas l'attrait morbide des Nazcas et de leurs prédécesseurs pour la mort et les défunts. Ceux-ci, probablement comme dans les croyances mayas, vont vers un « paradis », différent en fonction de leur parcours du temps où ils étaient en vie, où selon la manière dont ils sont morts. Une éventuelle comparaison avec « le voyage du spectre de l'homme », dans l'île Malekula (archipel de Vanuatu) est tentante. Dans ce pays, il existe des « géoglyphes » éphémères, tracés dans le sable lors d'un rite et ensuite effacés. On les nomme « autel de sable », mais le principe est identique, sauf dans la

durée. Les chamans dessinent des formes géométriques sur le sol et narrent qu'au moment de la mort, un gardien oblitère la moitié du dessin et le défunt doit le reconstituer mentalement pour effectuer correctement son passage dans l'au-delà. Précisons qu'ils sont capables, en état de transe, de réaliser à la perfection des figures complexes. L'hypothèse du chemin des âmes est suggérée par Tony Morrison, selon Patrick Ferryn (article cité). Cependant, il faut rester circonspect en ce qui concerne les méthodes comparatives.

Les géoglyphes peuvent-ils s'inscrire dans une perspective totémique, comme l'envisageaient les anthropologues des siècles derniers ? Dans un mythe cosmogonique ? Les animaux figurés à Nazca sont-ils des totems collectifs ou inaugurent-ils un passage vers le thème zodiacal ou vers un panthéon ? Toujours est-il qu'une symbolique se dégage des diverses figurations. Plusieurs chercheurs se sont penchés sur la question. Outre le ternaire condor-aigle, puma-jaguar et serpent (ou caïman), qui demeure l'expression privilégiée des trois mondes, d'autres animaux ou motifs géométriques entrent dans cette dynamique. Quelques glyphes cependant, échappent aux classifications. Ainsi, « l'elfe », un quadrilatère muni d'appendices en forme de mains, est parfois décrit comme un « chevreuil » (?). Les cervidés sont peu présents dans l'art péruvien, sans être totalement absents. Aujourd'hui, est en vogue le terme « d'huari », défini plus loin. Enfin, le grand nombre d'oiseaux plaide pour un rapprochement indubitable avec l'élément air ou le monde céleste. Dans les mythes cosmogoniques, ce sont les messagers. Voici les définitions les plus spécifiques :

- le lézard : Simone Waisbard propose un lien entre le lézard et les cultes funéraires (article cité) ;
- le chien serait, pour elle, le gardien des momies ; et pour Fernand Schwarz, le messager de l'au-delà (opus cité) ;
- le colibri devient l'annonciateur du printemps, selon Simone Waisbard ; l'astre naissant ou l'âme regagnant l'au-delà pour Fernand Schwarz ;
- la frégate et le poisson-chat seraient animés par la lune ;
- le poisson : il est lié à l'élément eau, à la fécondité, aux cycles ;
- le caïman : Fernand Schwarz le définit comme le maître du monde souterrain ; il tient sa force des puissances chthoniennes ;
- l'orque a vocation de « seigneur » de la mer et la baleine, de conductrice des âmes de ceux qui se sont perdus en mer, selon Simone Waisbard ; plus généralement, on prête à la baleine ou à l'orque le rôle de gardienne de la mémoire cosmique ; elle n'a pas de prédateur et offre un dos noir et un ventre blanc comme technique de camouflage, et opposition de couleurs ; elle viendrait d'un monde extra-terrestre et sa fonction serait la protection des âmes ;
- l'araignée : elle supervise la magie divinatoire, selon Simone Waisbard ; et Bernadette Arnaud, dans *Mythes, rites, symboles précolombiens*, donne des explications complémentaires ; comme elle descend quand il va pleuvoir, elle a bien un rôle mantique ; l'auteure ose également le rapprochement avec Mère Araignée des Hopis d'Amérique du Nord, image incontestée de la Mère universelle ou de la Terre comme Mère.

- le singe : pour sa part, il offre une symbolique vaste, mais peu documentée en ce qui concerne l'Amérique du Sud ; l'on ignore ce que signifie le singe de Nazca ; généralement, il a fonction d'Ancêtre ou, chez les Bororos, vivant au Brésil, de héros civilisateur, inventeur de techniques, plus ou moins magicien, selon Claude Levi-Strauss ; on l'associe également aux êtres immatériels ou surnaturels ; peut-être a-t-il ce sens ici ?
- le puma (lion des montagnes ou cougar) : il vit autour du lac Titicaca ; il régente l'au-delà, entre en contact avec le monde spirituel et représente la force de la terre ; il évolue dans le monde terrestre et intermédiaire ;
- le jaguar est, selon Fernand Schwarz, l'ancêtre de tous les démiurges ; il a des rapports privilégiés avec la caverne, la terre, la nuit, la mort ; comme esprit de la nuit, il s'associe à la lune ;
- le condor : il vole, en maître incontesté sur la cordillère des Andes ; voici l'oiseau sacré par excellence, le messager entre la Terre et du Ciel, le représentant de l'élément air ; le symbole du soleil pour Fernand Schwarz ; il transporte les âmes ; il correspondrait à l'intuition, la connaissance, l'enseignement.

Sont sacrés au Pérou, depuis l'aube des temps, le serpent, le puma et le condor ; les Incas en ont sauvé le souvenir relativement intact, si l'on en juge d'après la documentation méthodique recueillie par les Espagnols au temps de la conquête. Viennent :

- le serpent : cet animal, originaire de la forêt amazonienne où il règne, passe pour être à l'origine de la vie, ou le témoin de son enfance ; il offre un lien indubitable avec le monde souterrain ; selon Fernand Schwarz, il représente aussi l'énergie vitale, le lien entre les plans, la puissance à développer ; enfin, il est détenteur de la sagesse et des secrets ultimes ;
- l'être humain à tête de félin : selon l'opinion des autochtones, ce glyphe a pour nom Être Oculado ; il semble avoir la primeur absolue, puis les fleurs, les poissons, les oiseaux deviennent des créatures mythiques peuplant le monde légendaire extrasensible ; il figure en bonne place à Cahuachi ;
- la « famille royale » : toujours selon la tradition péruvienne, seraient représentés Mastamho le créateur du monde et Hatakhulya l'un des deux lions des montagnes qui a contribué à la création, ce qui expliquerait les personnages anthropomorphes à tête féline, et parfois langue pendante ;
- les personnages auréolés : exprimeraient-ils, comme en Europe occidentale, la représentation des rois, des héros ou des dieux solaires ? Certains présentent d'étranges ressemblances stylistiques avec certains pétroglyphes de Val Camonica, en Italie. Le professeur Anati a mis en lumière le concept de correspondances stylistiques et d'étapes civilisatrices. Ici, les personnages anthropomorphes couronnés (ou auréolés) sont décrits comme *huari*, si l'on en croit l'interprétation de l'obélisque de Tello (civilisation de Chavín) donnée par Santiago Antúnez de Mayolo, et reprise par Fernand Schwarz (opus cité).

Distinguons l'empire Huari et les *huari*. Peu à peu, nous pénétrons dans le monde des *huari*, sachant qu'une partie des animaux en manifestent l'essence. Si l'on est attentif

à cette symbolique, que confirment désormais les populations péruviennes, on assiste à l'émergence d'êtres intermédiaires entre humain, animal et divin. Fernand Schwarz donne une définition du mot *huari* : « dieu des forces de la nature représenté par les crocs de félin et pouvant prendre toute forme animée ». Le mythe des *huari* se dévoile sur la stèle Raimondi ou sur l'obélisque de Tello (civilisation de Chavín, dont la fin est contemporaine de Paracas et de Nazca). Bien qu'ancienne, celle-ci offre une symbolique plus affinée. Tout est basé sur le jaguar-dragon, une puissance masculine et féminine sous les traits du dieu-félin. Sur l'obélisque figurent des sujets (secondaires) avec couronne rayonnante et visage humain, avec quatre doigts, ce qui indique que ce sont des êtres semi-divins (ou *huari*). En revanche, les figures qui en ont cinq appartiendraient au monde humain. Un petit félin sortant d'une boîte manifesterait l'émergence des esprits depuis la terre originelle. Primordiale et une, la divinité offre deux polarités et en se démembrant, elle donne vie au monde. Cette divinité, nommée *Huari Wilca*, apparaît comme l'ancêtre symbolique du dieu inca *Viracocha*.

« À la fois passeur de traditions, prêtre, guérisseur, astronome, chasseur et jusqu'à sa transformation en déité temporelle, le chamane est investi du pouvoir des animaux sacrés et personnifie les forces de l'autre monde. Se faisant médiateur social entre le peuple et les êtres mystiques, il crée un lien entre les trois niveaux de l'espace cosmique que sont le monde céleste, le monde terrestre et l'inframonde. » (Stéphane Martin, président du musée du quai Branly, in Guillaume Ducrot, *Chamanes et divinités à l'honneur au quai Branly*) Venons-en donc au chamanisme, composante intrinsèque de toutes les cultures premières, avant qu'elles ne se policent et se complexifient. Dans cet article, il est question de civilisations analogues à celles du Pérou, puisqu'est concerné l'Équateur voisin. Et de conceptions proches, où l'on retrouve le jaguar, le caïman, le vautour, les têtes-trophées. Le chaman, composante essentielle de la communauté, appartient à l'élite. Une cosmogonie chamanique liée à la nature prend vie avec représentation symbolique des forces naturelles : aigle ou condor (air), jaguar (feu et/ou terre), serpent (eau). Cependant, au-delà des esprits qui appartiennent à cet univers, apparaissent des divinités incarnées sous forme d'hommes-jaguars, de monstres ou de dragons. On découvre l'usage de plantes psychotropes (*ayahuasca*, café et surtout coca), attesté par les fouilles archéologiques. Près de Lima, à Collique, la découverte d'un tertre en lien probable avec des « lignes » et recelant des feuilles de coca admirablement conservées confirme cette appréciation. Revenons à l'Équateur. Les parures varient en fonction du type de cérémonie à présider ; les ornements en or expriment la vitalité du cosmos ou du soleil ; les plumes d'aigle sont aussi à l'honneur comme coiffe. Et l'oiseau est le substitut du soleil. Sous les doigts de l'orfèvre, le métal, embryon de la terre transmuté, devient un symbole riche en signification ; la schématisation que la forme subit en fait un objet d'une puissance quasi absolue. On en vient à la conclusion que le chaman a la maîtrise de son environnement, voire du monde entier. Il pratique plusieurs rites dont des sacrifices humains (rite sacré par excellence), des rites de fertilité, de guérison, ou des rites funéraires. Le chamanisme correspond à une étape civilisatrice relativement archaïque. Peut-être Paracas est-il resté à ce stade ? *Cahuachi* ou *Caral* connaissent un sacerdoce plus évolué. Chamans, esprits, et relative égalité sociale, sont progressivement remplacés par une classe sacerdotale,

des dieux et un pouvoir central, aux mains de la classe sacerdotale ou de prêtres-rois. L'espace-temps sacré prend une dimension nouvelle. En Amérique précolombienne, les *huacas* ont la vie dure ; cependant le temple et la cité sainte font leur apparition. Dès qu'il y a le prêtre, le chaman disparaît. Primitivement, l'espace-temps sacré se voit défini par les géoglyphes ; le mythe envahit alors le terrain. Puis, le temple et la cité sainte ont Cahuachi comme cadre somptueux. Une élévation certaine prend forme. Le chamanisme évolue vers une classe sociale privilégiée ; les prêtres qui gouvernent les villages et les États, avant que les rois ne s'imposent et qu'apparaissent vraiment les guerriers. Quant aux personnages auréolés, ils ont peut-être un lien avec cette fonction solaire, primordiale tant dans les Andes que dans la totalité du monde amérindien. Ce sont des *huari*. Au-dessus se situe un Être primordial, qui sous sa forme féline, symbolise le feu ou l'astre diurne.

D'autres sites péruviens s'ajoutent aux premières nomenclatures. Aux termes de cette enquête, l'hypothèse astronomique n'est pas résolue et circulent nombre de clichés éculés à propos des géoglyphes. Ils constituent, avant tout, un phénomène purement péruvien par l'ampleur de la zone concernée, leur ancienneté, l'originalité de leur réalisation, puis panaméricain. Bolivie, Brésil, Chili sont proches mais offrent une plus grande richesse de paysage que le sud du Pérou. Du coup, l'expression mythico-religieuse sait avoir d'autres supports potentiels et l'art rupestre y fleurit très largement. Nazca est un foyer d'art premier au même titre que Toro Muerto où se côtoient géoglyphes et pétroglyphes. Celui-là atteint cependant une rare dimension symbolique, car il est l'œuvre de sociétés déjà évoluées, en dépit du fait qu'elles méconnaissent l'écriture. Une phrase du professeur Anati, chargé par l'Unesco de collecter le maximum de données sur les arts premiers résume admirablement la problématique : « Nous savons que nombre d'œuvres d'art rupestre étaient des messages adressés aux esprits et à des forces surnaturelles cachées dans la roche. Ces figures de cailloux, quant à elles, probablement destinées à communiquer avec les forces célestes, étaient donc réalisées pour être vues depuis là-haut. Mais qui visaient-elles exactement ? Des êtres réels, des esprits ou bien des divinités ? Certaines d'entre elles sont peut-être à mettre en relation avec les cultes solaires ou lunaires. » (Emmanuel Anati, *L'art rupestre dans le monde*)

Autres géoglyphes en Amérique

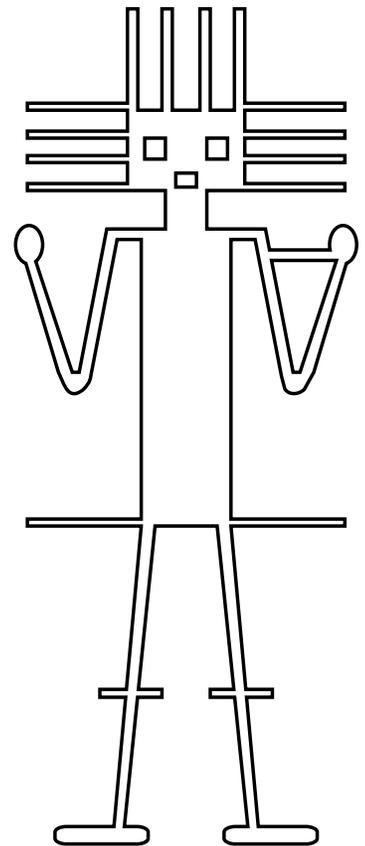
Notons une indéniable concentration de géoglyphes sur le territoire du Pérou, ce qui fait indubitablement la spécificité des civilisations précolombiennes de cette zone de l'Amérique du Sud. Comme caractéristiques, ils offrent l'originalité, la complexité et la spécificité. Il semblerait, cependant, que le Chili batte tous les records de concentration, en particulier dans le nord du pays. Il n'y a pas moins de 11 000 géoglyphes répertoriés, ce qui en fait un territoire exceptionnel, d'autant plus qu'une partie de ce patrimoine a été détruit par les générations qui sont venues ensuite – habitats et agriculture. Il existe des zones rocailleuses où géoglyphes et pétroglyphes se côtoient, ce qui relance la question de la relation avérée entre ces deux types d'expression artistique. D'autres pays s'invitent dans cet inventaire : la Bolivie, le Brésil. Et également l'Amérique du Nord.



Figure 19. Le Géant d'Atacama, au Chili. (Domaine public / photo Emilio Erazo-Fischer)

Le géoglyphe le plus spectaculaire du Chili est le Géant d'Atacama, que l'on voit du sol car il a été réalisé à flanc de montagne. Il mesure 85 m de long. Une vingtaine d'autres tracés se situent dans son environnement immédiat. Solidement campé sur ses pieds, il lève les bras. Sa tête est enveloppée d'une auréole schématisée qui est une couronne de plumes. D'aucuns le considèrent soit comme un chaman, soit comme une divinité andine, bref com-

me un être de pouvoir. Pour d'autres, voici un homme à masque de félin. La première hypothèse paraît plus réaliste. Elle expliciterait les « guerriers » de Nazca et en ferait des chefs couronnés de plumes, cette dernière ayant une haute valeur symbolique et une rare préciosité en Amérique. Le Géant aurait été réalisé aux alentours de l'an 1000. Des comparaisons avec les pétroglyphes d'Ariquilda démontrent un lien stylistique entre deux techniques et permet d'avancer une datation. Globalement, les géoglyphes de ce pays semblent plus récents que ceux du Pérou. Dernièrement, un petit quadrupède a été identifié près du coude gauche du personnage (*Lieux énigmatiques : révélations à Nazca*). On dénote un grand attrait pour les animaux en file et une propension à les installer à proximité des grands axes routiers. Le site proche de Cerro Pintados compte 420 dessins, où apparaissent des figures anthropomorphes, zoomorphes – souvent des lamas en file – ou des motifs géométriques. Un de ces camélidés, géant, appartient au groupe de Cerro Sombrero. Ce graphisme a été détérioré au fil du temps, et l'animal a perdu sa tête. Il aurait été achevé avant l'an 1000. D'autres ensembles sont à signaler à la Tropilla ou au Cerro Sagrado, où apparaissent des regroupements significatifs : serpents, lézards, lamas, oiseaux. Les sites les plus spectaculaires sont ceux de la vallée de Lluta, avec Chiza, où l'on retrouve des géants, accompagnés d'animaux et d'oiseaux. Ils ont été élaborés entre le V et le IX^e siècle. L'étude des peintures rupestres du ravin d'El Médano, proche du Pacifique, où figurent des animaux marins, mais alimenté par de rares eaux en provenance du désert d'Atacama, dévoile les liens économiques entre ces deux régions. Sur le plan de l'interprétation, surgit l'hypothèse de la fonction propitiatoire, votive et sacrée. Elle entretient la flamme de



l'art des pétroglyphes et géoglyphes, avec le vœu de rendre présent ce que l'on dessine. Nul ne sait si la magie opère ! Ce concept était cher aux préhistoriens des débuts des grandes découvertes pariétales en Europe.

Avec des éléments inventoriés près de Cuzco et surtout dans ce qui est devenu le parc national de Sajama, la Bolivie s'enrichit de dessins tracés au sol. Comme le titre Patrick Ferryn (article cité), se faisant l'écho des tracés repérés par Tony Morrison aux abords du volcan du mont Sajama, Nazca n'est pas unique. Ce sont, ici, des lignes convergentes vers des *capillas* (ou constructions de pierres minuscules). On retrouve ici la notion péruvienne d'*huaca*, qui connaît plusieurs dénominations selon leur vocation particulière ou leur zone d'influence. Voici l'expression du processus de différenciation locale, mis en lumière dans le travail du professeur Anati. Depuis les repérages de Tony Morrison, les découvertes se sont multipliées, dans ce secteur, qui compte désormais plus de 400 géoglyphes.

Dans la région d'Acre, en forêt amazonienne, à la frontière entre la Bolivie et le Brésil, les représentations atteignent ici un gigantisme exceptionnel. Ce secteur offre essentiellement des formes géométriques que la déforestation a révélées. Cette dégradation du milieu a permis de découvrir d'immenses géoglyphes aux formes géométriques (carrés et cercles essentiellement) qui sont les marqueurs d'une évolution de la forêt, hâtivement jugée comme « primaire ». En fait, l'homme en a modifié l'ordonnement en introduisant le palmier dans un milieu où le bambou était le maître incontesté, aux alentours de 2000 avant notre ère. Arrivées de deux horizons distincts, deux populations auraient vécu en ces lieux, les Pano, originaires du Pérou, et les Arawaks, venus des Caraïbes. Elles ont également « tracé » d'immenses géoglyphes, dont la destination est restée (temporairement) énigmatique. En effet, grâce aux travaux de Gérard Chouquer, exprimés dans *Planimétries fossiles au cœur de l'Amazonie (Brésil, Bolivie)*, le voile est levé... Et le mystère élucidé ! Selon lui, voilà des planimétries agraires monumentales. De ce fait, le mot « géoglyphe » devient discutable. Il faut oublier les dessins titanesques dressés vers un ciel lointain et la thèse culturelle. Et revenir à des notions pragmatiques, comme cultiver la terre dans un espace totalement dominé par une envahissante forêt. Les archéologues de Guyane, Stephen Rostain et Nicolas Payraud, sont parvenus à des conclusions similaires, à propos de vestiges enfouis sous le couvert forestier, dans cette zone tropicale.

De l'Amérique du Sud, on passe vers le nord, où les mythes hopi accréditent des « migrations » spectaculaires, qu'ils traduisent par des spirales s'enroulant en S. Les ancêtres de leur peuple, d'ascendance maya, auraient fait un long trajet est – ouest et sud – nord à travers l'ensemble du continent. Toujours est-il qu'une cohésion mythique et symbolique, avec des noms propres à chaque ensemble linguistique, se tissent entre des zones séparées par des distances notoires. Comme en Amérique du Sud, se lit une affinité stylistique entre géoglyphes et pétroglyphes. Ainsi, le Géant de Blythe (Californie), qui offre des bras écartés, est localisé à proximité d'un animal à quatre pattes et longue queue, et d'une des spirales que l'on trouve dans les zones montagneuses du sud-ouest des États-Unis. La légende indienne voit ce groupe comme un ogre mangeur d'enfant ; par chance un puma vengeur est prêt à sévir. En réalité, le dessin est

sommaire et difficile à interpréter. Dans un état d'esprit voisin, les Jumeaux de Fort Mohave (Arizona) sont proches, sur le plan de la facture, des multiples pétroglyphes que l'on trouve dans cette zone.



Figure 20. Le Géant de Blythe, en Californie. (DR)

Le thème des jumeaux est récurrent dans la culture hopi. Par plaisanterie, ces derniers affirment que tous les grands personnages sont là pour interdire l'accès aux intrus. Bien entendu, il s'agit de leurs « Esprits », que l'on doit reconnaître en fonction de leurs attributs propres. Sur les pétroglyphes, ils portent de longues tuniques. Par convention, on dessine les esprits grands et vêtus, alors que les chamans sont souvent nus et parfois à moitié transformés en animal. Dans cette optique, le Géant de Blythe entre dans la catégorie des chamans.

Ce dernier a été découvert par Jerry Phillips. Ensuite, 275 géoglyphes réalisés par grattage ont été répertoriés par Jay von Werlhaf. Ils sont datés de 3000 avant notre ère au XVIII^e siècle. On note un cheval à Yuma, ce qui implique que la figure est postérieure à la conquête espagnole. Et l'on en arrive à des réalisations qui ont suscité curiosité et « récupération ». Ce sont les grandes roues, dont l'une dans le désert Mohave,

interprétée comme observatoire astronomique. Plus fameuse encore, celle des monts Bighorn a 27 m de diamètre, 27 rayons ; elle offre des points de visée remarquables sur le soleil levant ou couchant, à certains temps forts de l'année. Elle a pu être mise en place vers l'an 1000. Par qui a-t-elle été faite ? De nouvelles populations sont arrivées ensuite. Elle est devenue une roue de médecine à une époque subactuelle. Il existe plus de 70 structures de ce type aux États-Unis et au Canada. Ce pays se singularise par des spirales, pleinement dans l'esprit amérindien. Le Grand Serpent de l'Ohio entre dans une autre dynamique ; il s'agit d'un tumulus ; il est difficile d'y trouver une autre approche que symbolique – le serpent cosmogonique. La question des *Mounds*

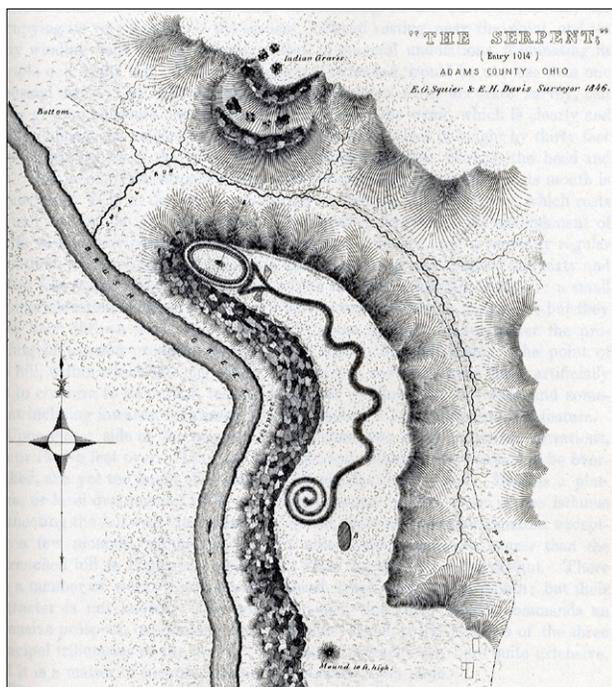


Figure 21. Great Serpent Mound, à Brush Creek, Comté d'Adams, dans l'Ohio, d'une longueur de 411 m. (Dessin d'Ephraim G. Squire, Smithsonian Institution, 1847)

dont le Serpent de l'Ohio et d'autres vers le Mississipi, laisse perplexes les exégètes. Beaucoup, sinon tous, ont une vocation funéraire. William Pidgeon a, pour sa part, remarqué des tertres sculptés en forme de lézard, tortue, faucon, ours. Selon lui le caractère astronomique s'impose. La seule avancée substantielle, en ce qui concerne l'Amérique du Nord, vient du fait que les scientifiques ont fini par avoir la certitude que ce sont bien les Amérindiens qui en sont les auteurs, ce qui a été âprement disputé. Se rangeant aux idées émises par le professeur Anati, la comparaison avec pétroglyphes a été fructueuse. Elle permet de définir deux grands groupes géographiques : les Rocheuses où le lien avec les gravures et peintures rupestres est patent ; l'Ohio au nord-ouest et la région du Mississipi, où dominent les *Mounds*. Si l'on retient le concept de plate-forme, on demeure dans l'état d'esprit amérindien, mais si l'on s'en tient à l'aspect, la problématique s'éloigne beaucoup de notre point de départ. Ils ne peuvent entrer dans une nomenclature des géoglyphes : ce sont des « bâtiments ». Constatons que les géoglyphes de l'ensemble de l'Amérique s'intègrent dans un tout cohérent et synchrone. Des civilisations qui ont passé longtemps pour « pauvres » et archaïques par rapport à la brillance des Mayas ou des Aztèques, ont cependant connu des réalisations significatives.

Quelques réflexions sur la question des géoglyphes

Aucun travail ne saurait être exhaustif. Il convient de fixer les limites à ce tour d'horizon des géoglyphes : l'Amérique. Dans le monde, ces derniers sont relativement dispersés et le plus souvent sans lien avec une quelconque civilisation, ce qui rend leur présence peu exploitable pour la science. L'idéal est de verser dans le spectaculaire, voire le grandiloquent. Il existe une réelle synchronicité dans le mode d'expression d'idéaux analogues. Cependant, il convient de se rendre à l'évidence que le Pérou, et plus particulièrement la région de Nazca, constituent un foyer originel et original, en ce qui concerne les géoglyphes. D'autres paramètres sont à prendre en compte – l'exceptionnelle sécheresse des déserts américains constitue le facteur décisif pour que les œuvres aient une durée de vie, elle aussi exceptionnelle. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de préciser si des géoglyphes ont été réalisés, en grand nombre et à une date ancienne sur les autres continents ou blocs-continentaux. Ceux qui ont été datés correspondent effectivement plus ou moins à la seconde vague de cette manifestation étrange. Restent les motivations. Les archéologues sud-américains penchent vers la magie sympathique, ce que l'on nommerait aujourd'hui « dessins agissants », et abandonnent l'idée de scènes de la vie quotidienne, même en ce qui concerne les « caravanes » de lamas. En fait, ce schéma ne s'applique pas à tout. Et les grandes figures évoquent bel et bien des déambulations à travers la pampa. Il faut s'en tenir au terme d'expression magico-religieuse, ce qui n'est ni emphatique ni réducteur et laisse le champ libre à la commémoration d'êtres hors du commun, chamans, esprits ou divinités. Cela inclut également les rituels de fertilité, les calendriers et autres expressions d'ordre astronomique, ou le cheminement des morts vers l'au-delà, que concrétisent les processions votives. Une chronologie se dévoile : d'abord des scènes à caractère mythologique au temps de Paracas ; une évolution vers des formes zoomorphes symboliques avec Nazca classique ; des lignes géométriques plus tardives.

Les géoglyphes sont particulièrement abondants en Amérique, bien qu'il en existe ailleurs. Ce continent constitue un tout. Si le point de départ de cette manifestation particulière est le Pérou, la diffusion atteint aussi bien le sud que le nord. Il faut convenir d'une autre source pour expliciter les géoglyphes mis au jour dans l'Eurasie-Afrique ou en Australie. Et s'interroger sur les raisons qui ont motivé ce type de représentations. Quelles ont été celles des hommes qui ont mis en œuvre le Géant de Cerne Abbas, le Cheval blanc d'Uffington, celui de Bratton Down ou celui de Kilburn ? Pour mémoire citons les zones concernées dans le monde : la Grande-Bretagne, déjà largement connue et bien documentée ; la Scandinavie avec les labyrinthes de galets, plus ou moins disparus, remontant initialement à la protohistoire ; la Russie avec la région de Sverdiovsk et l'Oural ; le Kazakhstan ; l'Australie, où se situe le plus long élément répertorié à ce jour.

Qu'est-ce que les nouvelles données apportent à la compréhension des géoglyphes et de leur but fondamental ? Le professeur Anati distingue, pour les pétroglyphes, cinq groupes chronologiques : chasseurs archaïques, chasseurs évolués, bergers-éleveurs, peuples ayant une économie complexe. En ce qui concerne les géoglyphes, ils apparaissent au stade 3 et sont actuellement toujours en vogue. Par ailleurs, il avance cinq types de figures principales : les anthropomorphes, les zoomorphes, les éléments topographiques, les armes et outils et enfin, les symboles et idéogrammes, considérant que le règne végétal, sans faire défaut, est rare.

« Cependant, il faut reconnaître que les paradigmes universels occupent une place de plus en plus importante. » (Emmanuel Anati, opus cité) S'il existe des disparités formelles, la base demeure un hommage au monde des entités invisibles, dans nombre de cas. Deux moteurs animent ces réalisations magico-religieuses, les sphères célestes où évoluent les Esprits, ou le monde chthonien qui a la mort en partage. Pour terminer, un gigantesque animal sort des brumes de la préhistoire, repéré par satellite dans l'Oural. Une sorte d'élan au long museau et aux bois épais, d'une dimension hors norme (275 m de long). Des fouilles ont révélé une quarantaine d'outils en pierres datant de 4000 à 3000 avant notre ère. Le site est attribuable au stade 2 d'Anati. Le plus vieux géoglyphe au monde ? Nazca perdrait la primeur et tout serait à reprendre.

Les civilisations du Pérou

Dates	Nord	Centre	Sud
+1450 +1500	----- Empire Inca -----		
+500	----- Empire Huari -----		
		Recuay	Nazca
0			
	Mochica	Huapa	Nazca
-500	Vicus	Lima	
	Viru Salinar		
	----- Cultures Classiques -----		
-1000	Cupisnique	Chavín	Paracas 2
	Vicus / Chavín	Kotosh	Paracas 1 Ocucaje
-2000	----- Horizon formatif -----		
	Huacas / Mito Prieta	Caral Caral	
-4000		Luz	Santo Domingo
-6000	----- Précéramique -----		
	Paijín		
-8000	----- Début de l'agriculture -----		
	Amotape	Lauricocha	Toquepala
-10 000			

Nazca

Dates	Civilisation / Céramique
+300 +600	Nazca tardif (Nazca 9)
+200 +300	Nazca moyen (Nazca 5-8)
-100 +200	Nazca initial (Nazca 2-4)
-200 -100	Proto Nazca (Nazca 1)
-900 -100	Paracas-Necrópolis

Bibliographie

- *Archéologie : des figures mystérieuses découvertes sur le site de Caral Supe*, 21/12/2016.
- *Archéologie interdite : figures mystérieuses à Caral Supe, les émanants, messagers de la nature*, 20/11/2015.
- *Cité précolombienne de Caral : 5000 ans nous séparent, France Culture Plus*, 13/01/2014, 21/01/2016.
- *De fortes pluies endommagent une partie des géoglyphes de Nazca*, 20/01/2009.
- *De mystérieux géoglyphes découverts en Amazonie intriguent les scientifiques*, 09/02/2017.
- *Découverte de géoglyphes antérieurs à ceux de Nazca*, 29/05/2018.
- *Des ailes pour la science : Pérou, les mystères de Caral, les Échos*, universcience TV, 03/09/2013 et 20/09/2013.
- *Des figures mystérieuses découvertes sur le site de Caral Supe*, 21/12/2012.
- *Des formes gigantesques datant de plus de 2000 ans découvertes au Pérou, Le Monde*, 04/06/2018.
- *Des scientifiques révèlent la signification des lignes de Nazca*, 20/05/2017.
- *Géoglyphes de Nazca, Wikipedia*.
- *Géoglyphes et pétroglyphes du Chili. Géant d'Atacama, Cerro Pintados, Cerro Sombrero... Chile Excepción*.
- *Histoire universelle de l'art, t. III, Afrique, Amérique, Asie*, Larousse, 1989.
- *Le Brésil tient à préserver les mystérieux géoglyphes d'Amazonie*, 15/11/2018.
- *Le mystère des lignes de Nazca résolu ? Mystères et sciences*, 28/12/2017.
- *Lieux énigmatiques : révélations à Nazca, Les émanants, messagers de la nature, s.d.*
- *Les lieux énigmatiques*, in *Les mystères de l'inconnu*, éditions Time-Life, 1988.
- *Les lignes de Palpa : nouvelles découvertes mystérieuses, révélées grâce à des drones*, 29/06/2018.
- *Les scientifiques révèlent la signification des lignes de Nazca*, 29/05/2017.
- *Les secrets des lignes de Nazca (presque) dévoilés, Sciencepost*, 19/05/2015.
- *Lignes de Nazca : une cinquantaine de nouveaux géoglyphes*, 12/04/2018.
- *Nasca : Mystères de la prêtresse de Cahuachi*, 04/05/2017.
- *Pérou : 25 nouveaux géoglyphes géants découverts non loin de Nazca*, 08/06/2018 et 15/06/2018.
- *Pérou : après les lignes de Nazca, voici les lignes de Palpa*, 04/06/2018.
- *Pérou : découverte de géoglyphes antérieurs à ceux de Nazca*, 29/05/2018.
- *Pérou : des origines précolombiennes à l'Hispanidad, de l'indépendance au réveil amérindien, Clio*, 2016.
- *Pérou : un nouveau géoglyphe relance le mystère des dessins de Nazca, l'Express*, 29/04/2016.
- *Russie : découverte d'un géoglyphe géant en forme d'animal*, 12/10/2012.
- *Sagesse ancestrale : la roue des monts Bighorn, Les émanants, messagers de la nature*.
- *Sites de géoglyphes et pétroglyphes en Bolivie, Bolivia Excepción*.
- *Sous le signe du chandelier de Paracas*. In *Mysteriam*.

- Spécial Nazca, *Kadath*, n° 16, 1976.
- Un nouveau géoglyphe découvert dans le désert de Nazca au Pérou, *Wikistrike*, 28/11/2017.
- Ville sacrée de Caral-Supe, *UNESCO World Heritage Centre*.
- ANATI Emmanuel, *L'art rupestre dans le monde, l'imaginaire de la préhistoire*, 1995, Larousse-Bordas, 1997.
- ARNAUD Bernadette, Anthropologie. Mythes, rites et symboles précolombiens, le pouvoir de l'araignée, *Sciences et avenir*, mars 2005.
- BUSHNELL G.H.S., *L'Art de l'Amérique précolombienne*, 1965, Librairie Larousse, 1966.
- CHACAMA Juan y ESPINOSA Gustavo, La ruta de Tarapacá : análisis de un mito y una imagen rupestre en el Norte de Chile, 1999, 2005.
- CHOUQUER Gérard, Planimétries fossiles au cœur de l'Amazonie (Brésil, Bolivie) : derrière les « géoglyphes » (geoglifos) d'authentiques formes agraires et monumentales précolombiennes, *ArcheoGeographie.org*.
- CLOTTE Jean, LEWIS-WILLIAMS David, *Les chamanes de la préhistoire, transe et magie dans les grottes ornées*, Seuil, 1996.
- COULOMBEL Rose-Marie, Découverte : les mystérieuses peintures rupestres du désert d'Atacama, *Archéologia*, n° 574, 2019.
- COTTERELL Arthur (dir.) *Encyclopédie de la mythologie*, Parragon, 2004.
- DEROBERT Léon, REICHLEN Henri, CAMPANA Jean-Pierre, *Le monde étrange des momies*, éditions Pygmalion, 1975.
- DUCROT Guillaume, Culture : chamanes et divinités à l'honneur au quai Branly, *Mystères, mythes et légendes*, n° 25, 2016.
- DUMOUSSEAU Nezumi, *La civilisation de Nazca et les géoglyphes*, s.d.
- ENGEL Frédéric, Les précolombiens – Lapa lapa de Chilca, site préhistorique au Pérou, *Archéologia* n° 26, 1969.
- FAUVET-BERTHELOT Marie-France et LAVALLÉE Danièle, Expo : Vie, pouvoir et mort dans l'ancien Pérou, *Archéologia*, n° 1987, 228.
- FERRY Patrick, Archéologie parallèle : il n'y a pas que Nazca, *Kadath*, n° 38, 1980.
- FOURNIER Audrey, « Nazca, les lignes qui parlaient au ciel » : sur les traces de la civilisation précolombienne, vidéo, 24/01/2019, *Le Monde*, 25/01/2019.
- GIODA Alain, *Science : la disparition de la civilisation de Nazca, une catastrophe écologique*, 03/11/2009.
- GRESHKO Michael, Exclusif : découverte de nouveaux géoglyphes à Nazca, *National Geographic*.
- HEIM Hilaire, *Au commencement était le son*, Éditions Kadath, 2018.
- KERFORNE Philippe, L'énigme des pistes de Nazca, *L'Autre monde*, n° 126, 1991.
- LASSUS de, Priscille, Le Pérou avant les Incas, *Archéologia*, n° 559, 2017.
- LLOYD Ellen, *EllenLloydAncientPages.com*
- MAURER Evan, HENNEN Molly, *Symboles sacrés, 4000 ans d'art des Amériques*, Réunion des Musées nationaux, 2002.
- MEYER Laure, L'or du Pérou, *Archéologia* n° 238, 1988.
- MEYER Laure, Le Pérou précolombien, *Archéologia*, n° 263, 1990.
- MEYER Laure, Trésors tissés du Paracas, expo, *Archéologia*, n° 455, 2008.

- MOLYNEAUX Brian Leigh, *La terre et le sacré*, Albin Michel, 1995.
- MONTI Franco, *Les arts primitifs, Chefs-d'œuvre de l'art*, Hachette, 1964.
- MONZON Suzanna, L'art du Pérou précolombien, *Archéologia*, n° 114, 1978.
- PATTERSON Alex, *A Field Guide to Rock Art Symbols of the Greater Southwest*, Johnson Books, 1992.
- PAUWELS Louis, BERGIER Jacques, *Le matin des magiciens, introduction au réalisme fantastique*, Gallimard, 1960.
- PERRIN Emmanuel, Le mystère des trous géants en spirale de Nazca enfin résolu, *Sciences, Archéologie*, 02/05/2016.
- PHILIBERT Myriam, Dans le désert péruvien, de gigantesques dessins strient le sol : les « pistes » interdites de Nazca, *Actualité de l'histoire mystérieuse*, n° 7, 1994.
- PHILIBERT Myriam, La saga des Indiens d'Amérique, *Actualité de l'histoire mystérieuse*, n° 18, 1996.
- PURCE Jill, *La spirale mystique : le voyage itinérant de l'âme*, 1974, éditions librairie de Médecis, 1994.
- REICHE Maria, Los dibujos gigantes en el suelo de las Pampas de Nazca y Palpa, descripción y ensayo de interpretación, *Azángaro 906*, Editora médica, 1948.
- REICHE Maria, *Mystery on the Desert*, 1968, 1976.
- ROSTAIN Stephen, PAYRAUD Nicolas, Découverte : petite histoire agricole de la Guyane vue du ciel, *Archéologia*, n° 573, 2019.
- SHADY SOLIS Ruth, Pérou : Caral, la cité ensevelie, *Archéologia*, n° 340, 1997.
- SCHWARZ Fernand, *les Traditions de l'Amérique ancienne*, éditions Dangles, 1982.
- TINTEROFF Gil Vanessa, *De Paracas à Nazca : problématiques d'une transition*, propos recueillis entre 2007 et 2010.
- VALDERRAMA CARDENAS Gualberto, *En français geoglifo el Tumi*, s.d.
- VARIN Mathilde, Aniéla, Solange, *La symbolique du serpent sur le continent américain*, thèse soutenue en 1982.
- VERHEYDEN Ivan, Caral : synchronicité Pérou-Égypte, *Kadath* n° 98, 2003.
- WAISBARD Simone, L'énigmatique message des Nazcas, in *Les derniers mystères du monde*, sélection du Reader's Digest, 1976.
- WAISBARD Simone, Les pistes de Nazca : rites magiques et dieu volant, *Kadath* n° 86, 1996.
- WAISBARD Simone et Jack, À Nazca, la pampa révèle d'incroyables dessins, *Historia, les grandes énigmes de l'histoire*, n° 560, 1993.
- YVESH, La civilisation de Caral, *Sciences-faits-histoires*, 31/12/2018.



*Illustration de page de titre : ces personnages coiffés de plumes sont dessinés sur le versant des montagnes de la vallée de Palpa.
(Alexander Doyle pour WikiStrike)*

KADATH ASBL
Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2
B-1150 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy